

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Païs Etrangers.

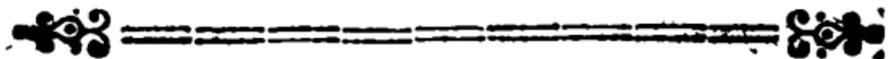
DEDIÉ AU ROI,



D E C E M B R E 1 7 5 1.

N E U C H A T E L

D E L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C . L I.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 311

LECTURE 1

1.1. Kinematics

1.2. Dynamics

1.3. Energy

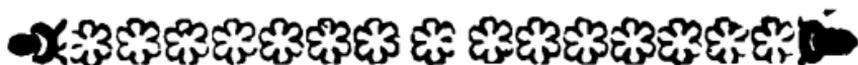
1.4. Angular momentum

1.5. Oscillations



JOURNAL HELVÉTIQUE,

DECEMBRE 1751.



DISCOURS

*Sur l'obligation des Jeunes gens à s'appliquer
de bonne heure à la Piété.* *Boufflers.*

Souvenés vous de votre Créateur dans votre Jeunesse, dit Salomon *. Il s'agit de développer cette belle Leçon, 'mais par les côtés qui conviennent le mieux, dans un Journal de la nature de celui-ci. Rien ne conviendrait plus, pour traiter la Morale que je dois présenter au Public, que de la tourner à peu près dans le goût de celle du *Spectateur Anglois*. C'est un excellent Modèle, mais difficile à imiter. Je tâcherai au moins de suivre la Règle donnée par Mr. *Le Franc*, & rapportée il n'y a pas long-tems dans ce Journal. Elle veut que l'on distingue avec soin des Discours de la nature de celui-ci,

d'avec ce que diroit un Prédicateur, qui auroit à traiter le même point de Morale.

Avant d'entrer en matière, il est bon de faire cette Remarque générale, c'est que les différens âges semblent avoir des obligations différentes. Chaque période de la vie a des fonctions à remplir, des emplois qui lui conviennent. La Jeunesse a ses exercices & ses occupations; un Age plus avancé en a d'autres. La Vieillesse a aussi les siennes. Mais voici qui regarde tous les âges, c'est l'obligation de respecter la Divinité & de se soumettre à ses Loix. Ce devoir regarde également le commencement & la fin de la vie.

Un petit avertissement, qui me paroît nécessaire avant d'aller plus loin, c'est de faire remarquer, que ce que nous avons à dire aux Jeunes-Gens, ne laisse pas d'intéresser les autres âges & la Vieillesse même. Voici comment : Les Persones d'un âge mûr peuvent avoir des Enfans, ou être chargés de l'inspection sur la conduite de quelques Jeunes-Gens. Ils trouveront ici les principales raisons qu'ils doivent employer pour mettre dans la bone voie, ceux qui sont confiés à leurs soins.

Se souvenir de Dieu, ne signifie pas simplement dans l'écriture, ne le pas oublier, y penser quelquefois. Dans le stile des Auteurs

teurs sacrés, c'est ne perdre jamais de vue l'Être suprême, c'est ne rien faire qui lui déplaît, c'est prendre ses Loix pour la Règle de notre conduite. Cette façon de parler est même assez conforme au langage ordinaire. Se souvenir d'un Ami, d'un Bienfaiteur, c'est en rapeller l'idée dans toutes sortes d'ocasions, y penser fréquemment, & faire tout ce à quoi ce souvenir nous engage. C'est être toujours prêt à marquer à cet Ami le desir qu'on auroit de l'obliger & de lui plaire. C'est en saisir les occasions avec empressement. *Se souvenir* de Dieu est donc un devoir, qui renferme tout, & qui embrasse la Religion toute entière.

Salomon ne se contente pas d'exhorter les Jeunes-Gens à se souvenir de Dieu; il veut qu'ils se souviennent de lui, en qualité d'Auteur de cet Univers; il veut qu'ils se représentent Dieu sous l'idée de Créateur. En le présentant sous cette face, il leur donne diverses leçons, qu'il est bon de développer.

Il est aisé de voir, que *Salomon* exige d'abord d'un Jeune-Homme, qui est en état de raisonner, qu'il comence par se bien convaincre de l'existence de Dieu. Or la Création fournit la preuve la plus claire & la plus complète d'une Divinité. Je fais qu'on dé-

tante vérité, mais il faut convenir, qu'on y emploie quelquefois des raisonnemens métaphisiques, qui sont trop subtils pour des Esprits peu acoutumés à une certaine enchainure de conséquences. Il leur faut des preuves, qui demandent moins de contention d'esprit. Telle est celle que l'on tire de la contemplation de l'Univers; elle est frappante, & à la portée de tout le monde.

En général l'étude de la Nature est très digne d'une Créature raisonnable. Le Créateur nous a placé dans ce Monde, come dans un Palais. Rien ne convient mieux à un Etre intelligent, que d'en parcourir les beautés, & d'en étudier la structure. Seroit-ce simplement pour jouir des présens qu'il nous fait, qu'il nous a placé sur cette Terre? Seroit-ce pour n'y songer qu'à boire & à manger? Un habile Philosophe s'est servi de cette comparaison, pour nous exciter à quelque chose de plus qu'à jouir des plaisirs des Sens. *Serions-nous placés dans ce Monde, dit il, come une Araignée au coin d'un Palais, qui se borne à y tendre quelques toiles, pour y attraper des Mouches? Dieu nous ayant donné l'intelligence n'a pas voulu que nous nous bornassions à savourer ce qui se présente à nous. Il n'a pas prétendu que come les Animaux, nous ne pensassions qu'à nous procurer des sensations agré-*

agréables. Son intention a été sans doute, de se faire conoitre à nous par ses Ouvrages.

On ne trouvera donc pas mauvais que je fasse d'abord envisager, les paroles de Salomon, de ce côté là. Il y aura encore cet avantage; c'est qu'un Discours, qui roulera sur les Ouvrages de la Nature, sentira moins la Chaire, & j'ai déjà déclaré, que je tacherois d'expliquer ce Texte différemment de la manière dont les Prédicateurs le traitent ordinairement, afin de rendre ce Discours plus convenable à un Journal. Ce n'est pas que je m'engage par là à dire des choses fort nouvelles sur cette Matière. J'écris pour de Jeunes-Gens: Ce qui n'est plus nouveau pour les autres, pourra l'être pour eux.

Il y a un Monde: Donc il y a un Dieu Créateur. Voilà une preuve simple, naturelle & à la portée de toutes sortes d'Esprits. Au dehors de nous est l'Univers, que l'on peut comparer à un Champ de Tableau où l'Ouvrier s'est peint lui même dans ses Oeuvres. Qu'on regarde le Ciel, & ces Feux si réguliers dans leurs cours; qu'on regarde ces Astres, qui nous éclairent, ce nombre prodigieux d'Etoiles, qui brillent dans le Firmament, & qui ne varient point dans leur Course. On fait que ceux qui ont

l'étude l'Astronomie peuvent marquer précisément, & plusieurs Années à l'avance, dans quel endroit du Ciel chaque Astre se trouvera.

Qu'on fasse attention sur tout au Soleil, à cet Astre brillant & qui échauffe par tout. Sa lumière nous réjouit, & sa chaleur ranime & rend féconde toute la Nature. Chaque jour on a le plaisir de voir ce grand Flambeau se lever à l'heure marquée. Quand on jette aussi les yeux sur le Ciel, dans une belle Nuit, on est frappé de même par la variété & la magnificence de tous les Objets qu'on y contemple.

Quand je parcours encore de la pensée, plutôt que de la vue, ces longs espaces de Terres & de Mers, qui font un petit Monde inférieur au dessous du Monde céleste, que de richesses j'y aperçois ! Que de productions différentes & de toutes les espèces ! Quelle fécondité !

Dès que la Raison, dégagée des foiblesses de l'Enfance, se développe heureusement dans un Jeune-Homme, dès qu'il est capable de faire des réflexions, dès que ses yeux, qui jusqu'alors ne s'étoient arrêtés qu'à des bagatelles, comencent à se fixer sur les Objets merveilleux qui l'environnent, il doit se demander, Quel est donc le grand & l'in-

L'incomparable Auteur, qui peut avoir produit toutes ces merveilles ? Il doit se dire, Ma vue & ma raison me représentent ce vaste Univers, & cette multitude innombrable d'Êtres qui le composent ; j'en admire la beauté, l'arrangement, l'utilité, la durée depuis tant de Siècles ; cela me conduit nécessairement à la persuasion d'un Dieu Créateur, à cet Être Souverain, le principe de toutes choses, & l'Auteur de tant de merveilles. Cette Structure, au dessus de tout l'artifice humain, n'est pas l'effet du hazard. C'est là un mot vuide de sens, & qui ne dit rien. Ce que j'admire dans l'Univers, ne peut pas non plus s'être fait de soi-même. Il ne reste donc qu'à reconnoître la Main d'un Ouvrier par excellence, de cet Être qu'on appelle DIEU, & que je dois honorer come DIEU.

Le Spectacle de la Nature nous conduit à de sublimes réflexions sur l'Auteur de cet Univers. Outre son existence, nous nous faisons aussi quelque idée de ses Perfections, sur tout de sa Puissance, de sa Sagesse & de sa Bonté.

Ce grand Ouvrage, qui devient toujours plus merveilleux, à mesure qu'il est plus connu, nous donne d'abord une grande idée de la puissance de son Auteur. On n'a qu'à

jeter un coup d'œil sur les Globes de feu ,
 qui roulent au dessus de nos têtes , pour
 concevoir qu'il a falu , pour les former &
 pour les mouvoir , une force infiniment su-
 périeure à toutes les forces humaines. C'est
 tout autre chose encore , quand on fait aten-
 tion à ce que les Astronomes nous apprennent
 de la grandeur , de la distance immense des
 Corps célestes , de leur nombre presque in-
 fini. Quelle force pour produire ces prodi-
 gieuses Masses , & pour les mouvoir ! On
 ne sauroit contempler cet Univers , sans être
 sans l'admiration , & cette admiration se
 trouve partagée entre la Puissance de Dieu ,
 qui a formé ces Corps d'une si énorme gran-
 deur , & sa Sagesse , qui a mis par tout ,
 tant d'ordre & de beauté. *Les choses invi-
 sibles de Dieu , dit St. Paul , savoir sa Puif-
 sance éternelle & sa Divinité , se voient de-
 puis la Création du Monde , quand on les con-
 sidère dans ses Ouvrages ;* * c'est à dire qu'en-
 core que Dieu soit invisible de sa Nature ,
 il ne laisse pas de se faire voir dans les Ou-
 vrages de la Création ; On y aperçoit sur tout
 la Puissance & sa Sagesse.

Un Jeune Homme , pour peu qu'il soit aidé
 par l'éducation & par la lecture , peut en-
 suite aisément apercevoir la Sagesse du Cré-
 teur dans ses Ouvrages. Pour cela il n'a
 qu'à

qu'à faire attention d'abord au Cours du Soleil, qui éclaire & qui échauffe la Terre si à propos, à cette vicissitude constante du Jour & de la Nuit, distribution si proportionnée à l'état de l'Homme & qui lui est si nécessaire, pour vaquer au travail, & pour réparer ses forces par le repos. Le Soleil échauffe la Terre, en sorte que les fruits qu'elle produit parviennent peu à peu à leur maturité. La chaleur ne suffit pas pour cela, il faut encore de l'humidité. Ce même Soleil élève des Vapeurs de la Terre, qui retombent à propos sur elle, converties en Pluie pour l'humecter & la rafraichir. La fécondité de la Terre va jusqu'à produire un nombre presque innombrable de Plantes, qui reproduisent toujours leurs espèces par la semence, & qui les donne constamment & dans un tems fixe & déterminé.

La vicissitude des Saisons marque encore une grande Sagesse dans la Suprême Intelligence qui conduit cet Univers. Nous avons déjà vu que le Soleil fait les Jours & les Nuits, que cette succession éternelle de lumière & de ténèbres en produit une autre pour l'Homme, c'est celle du travail & du repos. Outre ce mouvement du Soleil, qui fait les Jours & les Nuits, il en a un autre qui fait la variété des Saisons. Elles revien-
nent

nent régulièrement chaque Année, & nous rapportent à peu près toujours les mêmes Biens.

Ce second mouvement du Soleil fait que les Peuples situés dans différens Climats peuvent tous avoir une Récolte. Ceux qui ont voïagé dans des Pais bien différens nous apprennent, qu'il y en a où il fait une chaleur excessive, & d'autres où les rayons du Soleil sont si foibles, qu'à peine se font ils sentir. Il semble d'abord que les Pais où le froid est si violent, & ceux où la chaleur est si forte, sont disgraciés de la Nature. Il semble qu'ils ne devroient point avoir de Récolte, puis que l'une & l'autre de ces extrémités sont à peu près également contraires à la production des Plantes. Mais ceux qui ont voïagé dans ces Pais éloignés, nous apprennent le remède que la Sageffe de Dieu a trouvé à ces inconvéniens. Les Climats où les rayons du Solcil font brûlans, ont toujours de longues Nuits, accompagnées d'une Rosée abondante, qui rafraichit considérablement la Terre. Et à l'égard de ces Pais, que le froid semble devoir condaner à une triste stérilité, le Sage Auteur de la Nature leur fait avoir des Jours si longs pendant le tems de la Récolte, que quelques foibles que soient les rayons du Soleil, ils donnent si long-tems sur cette portion de la

Terre,

Terre, qu'ils la forcent à produire de quoi nourrir les Habitans. Un Jeune Home, après avoir lu ces Rélations de Voiages, doit donc se faire cette Question: D'où vient que dans les Pais froids & septentrionaux, la longueur des Jours d'Été supplée ainsi au peu de chaleur, qui ne suffiroit pas pour rendre la Terre fertile? D'où vient qu'au contraire, dans les Pais chauds & sous la Ligne, les Nuits longues & fraiches compensent la trop grande ardeur du Jour?

A parler en général, & pour ce qui regarde les Pais les plus connus, le Soleil est placé dans la juste distance où il doit être, pour éclairer & fertiliser la Terre, sans qu'elle s'échaufe ni se refroidisse trop. Par rapport à nous sur tout, nous devons trouver que le Soleil est placé dans l'éloignement requis, pour que ses influences ne soient, ni trop fortes, ni trop foibles.

Un jeune Home, pour se bien convaincre, que ce ne peut être que la Sageffe de Dieu, qui a réglé d'une manière si juste le Cours du Soleil, doit encore faire attention à sa constance. Depuis environ six mille ans qu'il y a que Dieu l'a placé où il est, il n'a jamais manqué d'un jour à faire sa fonction. Tous les jours il change de route, & ne se dérouté jamais. Par là le Printemps succède
 tou-

toijours à l'Hiver, l'Été au Printems, & l'Autonne à l'Été, pour nous doner ses fruits.

La plupart des preuves qui établissent la Sageſſe de Dieu, prouvent auſſi ſa Bonté. Tout ce qu'il a fait pour rendre la Terre fertile, la ſage diſtribution des Saiſons qui nous procure une Récolte, nous montre un Etre ſage, mais en même tems bienfaiſant. L'Home a beſoin de bien des choſes pour ſon entretien. La Terre, qui le porte, a dans ſon ſein une fécondité inépuisable, pour lui procurer ſa nourriture, & rémédier à ſes autres beſoins.

Non ſeulement Dieu nous fournit de quoi entretenir nôtre vie; mais il le fait avec beaucoup de profuſion. Si le Créateur ne nous donoit précifément que le néceſſaire pour nous empêcher de mourir, nous pourrions nous en tenir à y remarquer ſimplement un trait de ſa Sageſſe; mais quand nous voions la variété infinie de fruits dont la Terre eſt couverte, tous les Animaux que la Terre & les Rivières nous préſentent pour nôtre ſubſiſtance, cette libéralité, ou plutôt cette profuſion, ne peut être regardée que come l'effet de la Bonté du Créateur.

Penſons encore au plaifir que Dieu a attaché à l'uſage des Alimens. C'eſt ici où la
Bonté

Bonté de Dieu est tout à fait sensible. Nos Corps ont tous les jours besoin de manger, & de boire. Sans ces secours nous tomberions bientôt dans la langueur, & la mort suivroit de fort près. On peut donc regarder la faim & la soif, come des Maladies, & même des Maladies qui deviendroient mortelles, si l'on n'y remédioit pas incessamment. On peut par conséquent regarder la Nourriture, come un véritable Remède. Or si ce Remède étoit aussi désagréable, que le sont tous les autres, que de dégoûts n'aurions nous pas à essuier, puis qu'il y faut nécessairement revenir tous les jours? Mais Dieu a eu la bonté d'ôter à ce Remède toute son amertume. Loin de nous faire de la peine, il se fait rechercher par le plaisir vis dont il est acompagné. Dieu ne s'en est pas tenu là, il a même multiplié ce plaisir à l'infini. La Nature offre à l'Home une prodigieuse variété de Fruits & d'Animaux, qui flatent son goût, chacun d'une façon particulière. C'est ce que St. Paul vouloit faire sentir aux *Liconiens*. Après leur avoir représenté, que Dieu s'est fait donoître aux Homes tel qu'il est, en leur faisant du bien; en dispensant les Pluies du Ciel, & les Saisons fertiles, en nous donant la Nourriture avec abondance, cet Apôtre ajoute cette circonstance remarquable, que

ce

cette nourriture remplit nos Coeurs de plaisir
 & de joie *.

- Ce ne sont pas seulement les Alimens qui produisent chez nous cet agréable effet, Dieu nous a encore rendus susceptibles de plaisir en une infinité de manières différentes. Tout ce qui tend à notre conservation est une occasion de sensations agréables. Lors donc qu'on étudie les Oeuvres de la Nature, lors que l'on considère l'Ordre admirable qui règne dans l'Univers, ou seulement les productions de la Terre que nous habitons, on ne peut pas s'empêcher d'en venir à cette conclusion, qu'une grande Bonté en a fait naître le dessein, qu'une Sagesse profonde en a tracé le plan, & qu'une Puissance infinie a exécuté ce beau Projet. *Se souvenir de Créateur*, c'est exciter ou réveiller chez nous de semblables idées.

- Ce n'est pas assez de regarder Dieu comme le Créateur qui a formé cet Univers, *salomon* veut qu'un Jeune Homme regarde Dieu comme l'ayant créé lui en particulier. *Souviens toi de ton Créateur*, lui dit-il. Jusqu'à présent nous avons raisonné de cette manière: Il y a un Monde: Donc il y a un Etre puissant, sage & bon qui l'a formé. La Conséquence est juste. Mais pour bien sentir la force de cette

..... *preu*
 * *Job* XIV. 17.

preuve, il faudroit pouvoir passer en revue tous les diférens Etres qui composent cet Univers, les comparer ensemble, en voir les rapports & les proportions. Une étude si vaste est fort au dessus de la portée, non seulement d'un jeune Home, mais fort au dessus de la capacité de l'Esprit humain. Il est beaucoup plus convenable de resserrer cette preuve & de se contenter de la tourner de cette manière, *Il y a des Homes; Donc il y a un Dieu.* L'Home est lui même un abrégé du Monde; il est le Chef-d'œuvre du Créateur.

Arrêtons nous donc à l'Espèce humaine. Qu'un Jeune Home s'en tienne, si l'on veut, à se regarder lui même en particulier. En lui suposant la Raison formée, & l'Esprit cultivé par quelqu'un de ces bons Livres qui ont paru depuis quelque tems, sur l'étude de la Nature, voici quelques Réflexions qu'il pourra faire, & qui sont propres à le faire remonter vers son Créateur.

Il n'a qu'à considérer, avec quelque attention, la seule structure de son Corps, pour se convaincre, que c'est à Dieu qu'il doit son existence. A ne regarder le Corps de l'Home qu'à l'extérieur & d'une manière superficielle, voici ce que nous y remarquons d'abord. Du premier coup d'œil on y

aperçoit beaucoup de simétrie. On peut ensuite, en considérant l'Homme, faire attention à la figure droite de son Corps. Il est naturel de se demander; quelle vüe peut avoir eu le Créateur, en distinguant ainsi le Corps de l'Homme de celui des Animaux.

On peut donner diverses raisons de cette situation perpendiculaire. *Buddeus*, dans son *Traité contre l'Athéisme*, prête à la Sagesse Divine, une vüe fort simple & purement mécanique. Dieu, dit il, a donné au Corps de l'Homme cette figure droite, afin qu'il ne fût point incomodé par le poids de sa tête. Cette Masse assez pesante, se portant verticalement sur le reste du Corps, n'a rien d'incomode par son poids, come il doit arriver aux Animaux à quatre piez. Cette pensée est originale, & je ne me souviens pas de l'avoir lüe ailleurs. Mais quelque satisfaisante que soit cette raison, il faut nécessairement y en joindre d'autres; celle, par exemple de pouvoir placer les principaux sens, la vüe & l'ouïe, dans un lieu élevé où leurs fonctions se fissent mieux que dans une situation plus basse.

Outre ces raisons phisiques on en donne aussi de morales. Un Prédicateur, qui traiteroit ce sujet, ne manqueroit pas de dire sur la figure droite du Corps de l'Homme, qu'il a les yeux tournés vers le Ciel, ou au moins la facilité de diriger ses regards de ce

été là, afin de le faire souvenir de son Créateur. Je n'insiste pas là dessus, parceque, comme je l'ai déjà dit, je dois donner à ce Discours un tour différent de celui d'un Sermon. Cependant quand j'apuierois un peu sur cette pensée, il me seroit aisé de me justifier, puis que les Paiens eux mêmes ont dit la même chose. On a cité bien des fois à cette occasion, ces Vers d'Ovide, où il dit ; *Qu'au lieu que les autres Animaux sont courbés vers la Terre, Dieu a voulu que l'Homme eût le visage élevé, & fut en état de tourner sa vie du côté du Ciel* *. Cicéron a dit de même ;

„ que l'Homme est fait pour contempler le
 „ Ciel ; que ce Spectacle ne pouvoit con-
 „ venir qu'à lui, puis qu'il est le seul Ani-
 „ mal à qui Dieu ait donné une figure droite,
 „ avec des yeux qui ne sont pas tournés
 „ vers la Terre, come ceux de tous les autres
 „ Animaux ; mais qui s'élèvent naturelle-
 „ ment vers le Ciel, pour y regarder sans cesse
 „ le lieu d'où il est descendu, & vers lequel il
 „ est rapellé, par de sublimes espérances **.

P p 2

Après

* Pronaque cum spectent animalia cœtera terram,
 Os homini sublime dedit: Cœlumque videre
 Jussit. Metamorph. Lib. I.

** Nam cum cœteras Animantes adjecisset ad partem,
 solum hominem erexit ad cœli quasi cognationis domicilii-
 que pristini conspectum excitavit. De Legibus.

Homo ortus est ad mundum contemplandum, nullo modo
 perfectus, sed est quœdam particula perfecti. De Nat. Deorum.

Après cette Remarque sur la figure droite du Corps de l'Homme, on en peut faire de plus particulières sur la distribution de quelques uns de ses Membres, & sur leur usage. Ce Corps droit porté sur deux Cuisses, & sur deux Jambes égales & bien proportionnées. Ce sont come des Colones qui soutiennent tout l'Edifice. Mais ces Colones se plient au genou ; je puis le fléchir à mon gré, ce qui étoit nécessaire pour certains mouvemens. Chacune de ces Colones a son Pié d'estal, ce sont les Piez de l'Homme, qui ont deux qualités qui paroissent oposées. Ils sont fermes, & ils ne laissent pas d'être souples en même tems. Ces Piez, destinés à soutenir nôtre Corps, peuvent encore s'aprocher ou s'éloigner des Objets, suivant qu'ils nous sont utiles ou nuisibles. Par leur moïen je puis me transporter d'un lieu à un autre, suivant le besoin.

Vers le haut de ce Corps pendent deux Bras, qui sont brisés par des jointures, en sorte qu'ils peuvent se mouvoir presque en tout sens. Ils sont terminés par deux Mains, qui s'alongent & se replient par des articulations. Les Doigts sont armés d'Ongles, pour les fortifier. La Main de l'Homme est également admirable, soit que l'on en considère la structure, soit que l'on fasse attention

tion aux usages infinis que l'on en retire. C'est avec raison qu'on l'a appelé l'*Instrument des Instrumens*. Nos Mains sont propres à saisir , à porter , à trainer , à faire les Ouvrages les plus rudes & les plus délicats. Elles exécutent une infinité de choses différentes , soit pour la conservation , soit pour la commodité de la vie. Ce sont nos Mains qui cultivent la Terre , & qui préparent notre nourriture. Ce sont les Mains qui bâtissent les Maisons que nous habitons , qui nous font les Habits que nous portons , & une variété surprenante d'Ouvrages dignes d'admiration. La Main a non seulement produit les Arts , elle a encore beaucoup contribué à perfectionner les Sciences , en nous donant le moien de communiquer nos pensées par l'écriture. Enfin la Main est un Instrument qui nous sert à tant d'usages , qu'il est impossible d'en faire le dénombrement*.

Quelque admirable que soit la Main de l'Home , les Organes de quelques uns de nos sens le sont encore d'avantage. L'Oeil sur tout est une merveille sur quoi on ne sauroit assez s'arrêter , & qui doit prouver à un Jeune Home , de la manière la plus convaincante , que Dieu est son Créateur. Il fa-

P p 3

loit

* Sur l'usage des Bras & des Mains , Voyez le Spectacle de la Nature , T. V. p. 50.

loit pour nôtre conservation , que nous pussions découvrir les Objets qui nous environent , afin d'éviter ceux qui nous nuiroient , & rechercher ceux qui nous conviennent. Le Sage Auteur de la Nature nous a donné pour cet usage des Yeux , qui se mouvant de tous côtés , avec une extrême promptitude , aperçoivent presque en un instant , une infinité de choses. Ils sont environés de Muscles , pour être haussés & baissés , pour se tourner à droite & à gauche , L'Oeil est enchassé dans la tête , & couvert de deux paupières , pour être défendu contre tout ce qui pourroit nuire à une partie si délicate: L'Oeil , déjà si merveilleux quand on le regarde en lui même , est encore situé d'une manière fort avantageuse. Il est placé dans l'endroit le plus élevé du Corps , afin que de cette hauteur la vue puisse s'étendre à une plus grande distance.

On peut dire de l'Ouïe , à peu près ce que nous venons de dire de la Vue. L'Oreille est placée dans la Tête à la hauteur de l'Oeil; Ce sont come deux Sentinelles postées dans l'endroit le plus éminent de la Place. L'Ouïe supplée à la Vue pendant les ténèbres , & dans bien d'autres cas. Le Mécanisme de l'Oreille n'est pas moins admirable que celui de l'Oeil. Pour s'en convaincre , on n'a qu'à
lire

lire quelques uns des Auteurs qui l'ont décrite. Ils nous y font remarquer une peau fine & délicate, qui est au fond de l'Oreille, & qu'on nomme le *Timpan*, de petits Os qu'on appelle l'*Enclume* & le *Marteau*. C'est par ces différentes pièces & bien d'autres ressorts tres subtils, que nous entendons les sons. Dans l'un & l'autre de ces Organes, on reconoit d'une manière frappante le Doigt de Dieu. Rien de plus juste, que ce que dit Salomon, *Et l'Oreille qui entend, & l'Oeil qui voit, sont deux choses que l'Eternel a faites.*

L'intérieur du Corps humain, dont la connoissance est réservé à l'Anatomie, conduit encore à la même conséquence. On y voit mille traits de la profonde sagesse du Créateur. Le Corps de l'Home, de quelque côté qu'on le considère, est une Machine construite avec un artifice admirable. C'est un assemblage d'un nombre prodigieux de ressorts & de parties différentes, qui ont toutes la figure & la situation nécessaire pour produire tant de mouvemens, soit naturels, soit volontaires, qui tendent toujours à nôtre conservation.

L'Home n'a pas seulement un Corps merveilleux dans sa structure, il a encore une Ame, qui est un présent du Créateur, bien autrement considérable.

Nôtre Ame, qui est la pépinière d'une infinité d'idées, jouit de la noble faculté de penser. Qu'on examine les opérations de l'Esprit de l'Homme, cet Esprit qui juge, qui raisonne, & qui est capable d'un si grand nombre de connoissances. L'Homme se forme des idées des Objets qui s'offrent à lui; il est un Spectateur intelligent de tout ce qui l'environne, il en sonde les propriétés; il en conoit la destination. Cette conoissance ne se borne pas à un petit nombre d'Objets; il n'y a rien dans les Ouvrages de Dieu où elle ne puisse atteindre. Non seulement l'Homme conoit le présent, il conserve encore dans sa Mémoire les choses passées, & il les rapelle, quand il le juge a propos. Il fouille aussi dans l'avenir; il prévoit quelquefois assez heureusement ce qui doit arriver.

La conoissance de l'Homme ne se borne pas aux choses sensibles. Elle embrasse les sujets les plus déliés, elle fait les notions les plus subtiles. Il est en état de faire de grands progrès dans les Sciences. Mais il a sur tout des idées de l'Ordre, de l'Equité, du Vice & de la Vertu, à l'aide desquelles il peut régler sa conduite, & travailler avec succès à sa perfection & à son bonheur.

Salomon veut donc qu'un Jeune Homme se souvienne de son Créateur, nonseulement come de l'Auteur de la structure admirable

de nôtre Corps , mais sur tout come du Père des Esprits , qui a uni à ce Corps une Ame intelligente. Voila ce que renferme d'abord la Leçon de ce Prince , & son Exhortation à se souvenir du Créateur.

Il veut qu'on médite sur ces Objets importants *des la Jeunesse*. Mais une semblable étude n'est elle pas au dessus de cet âge ? Ne faudroit-il pas attendre que la Raison eût plus de force , & l'Esprit plus de pénétration ? Cette étude semble convenir proprement à un âge mûr , cependant on doit la comencer de bone heure. Je l'ai déjà dit , un Jeune Home peut se servir des lumières d'autrui , pour supléer aux siennes ; il doit lire de bons Livres sur cette Matière , lecture également agréable & instructive.

Bien des gens s'imaginent , que cette étude des Ouvrages de la Nature conyiendroit mieux à la Vieillesse , qui est un âge mûr & tranquile. Alors on est capable de réflexion. Mais *Salomon* étoit trop sage , pour vouloir que nous començassions seulement dans un âge avancé , à nous souvenir de nôtre Créateur , & à nous occuper de ses perfections. Les Vieillards , qui n'ont jamais fait cette étude , ne sentent plus ces traits diférens de Sagesse & de Bonté , que l'on peut remarquer dans les Ouvrages du Créateur. Tout ce qu'il y a de plus admira-

ble , tout ce qui renferme le plus d'art , qui marque le plus d'intelligence , ne nous frappe plus des qu'il nous est devenu trop familier. L'acoutumance nous émouffe entièrement le goût. Mais ces Objets font en quelque manière nouveaux , pour de Jeunes Gens. On a de la curiosité à cet âge , & il y a ici de quoi la piquer.

Une autre raison , pour ne pas renvoyer si tard à faire ces Méditations , c'est que dans la Vieillesse *on ne prend plus plaisir à rien*, come le remarque *Salomon* , dans la suite de nôtre Texte. Pour remercier le Créateur qui nous a rendus susceptibles de tant de sensations agréables , il ne faut donc pas attendre l'âge où l'on ne goûte plus de plaisir. Les merveilles de la Vûe & de l'Ouïe ont beaucoup perdu de leur prix , dans un Vieillard. Ses sens sont trop afoiblis , pour pouvoir sentir la beauté de ces Organes. En général son Corps ne fait plus assez bien ses fonctions , pour en pouvoir admirer , come il faut , l'Oeconomie.

Il y a un milieu , il est vrai , entre la Jeunesse & une Vieillesse décrépite , c'est l'Age viril. Come l'on a alors toute la force de sa Raison , & que l'on doit être de sens rassis , tout semble favoriser l'étude des Ouvrages de la Nature. Je répons que *Salomon* n'a point prétendu en dispenser les Homes faits,

Quand il a exhorté les Jeunes Gens à comen-
 ser à s'y apliquer de bone heure. Il faut
 ajouter, que dans l'Age viril, on est or-
 dinairement trop distrait, pour suivre tous
 les détails où il faut entrer pour se bien con-
 vaincre de la sagesse du Créateur. L'emba-
 ras des affaires ne nous le permet pas. Nous
 sommes même tentés de regarder cette étude
 come des speculation's creuses de Gens oisifs,
 & qui ont bien du tems à perdre. Tout
 bien examiné, la Jeunesse est donc l'âge le
 plus convenable.

Se souvenir de son Créateur, c'est donc
 reconoitre qu'il y a une première Cause qui
 a formé cet Univers, c'est admirer sa Puif-
 sance, sa Sagesse & sa Bonté. Mais il ne
 faut pas s'en tenir là. Le souvenir du Créa-
 teur renferme non seulement l'attention de
 l'Esprit aux Ouvrages de la Création, mais
 encore les mouvemens du Cœur vers le Créa-
 teur, des témoignages de nos sentimens pour
 lui qui paroissent dans toute nôtre conduite.

Voici à peu près les Réflexions que *Salomon*
 demande d'un Jeune Homme, qui a la
 Raison formée. „ Dieu a pensé à moi, avant
 „ que je fusse, doit-il dire. Depuis mon
 „ entrée dans le Monde, il m'a comblé de
 „ biens. Dès ma plus tendre Enfance, il
 „ s'est occupé de mes besoins. C'est de lui
 „ que je tiens la vie & tous les biens dont

» je jouis. C'est à sa Bonté que je suis rede-
 » vable de tous les plaisirs que je goûte.
 » Cette Vie qu'il m'a donnée, & qu'il me
 » conserve, je la dois donc consacrer toute
 » entière à son service, & la lui consacrer
 » sans délai. Ces plaisirs si vifs & si sensibles,
 » qu'il a attachés à l'usage de mille choses,
 » qui reviennent tous les jours, & qui con-
 » tribuent en même tems & à la conserva-
 » tion, & aux douceurs de ma Vie, je dois
 » bien me garder d'en abuser, en me plon-
 » geant dans la Volupté, j'en dois toujours
 » user avec une sage modération, mais sur
 » tout avec Actions de graces. *Je dois me*
 » *souvenir toujours de mon Créateur*, c'est à
 » dire avoir de la reconnoissance pour ses
 » bienfaits, & lui marquer cette reconoi-
 » sance, en me consacrant entièrement à
 » son service.

Un Jeune Home doit s'appliquer, principa-
 lement à la Vertu & même à la Piété. C'est là
 proprement le sens de cette Leçon de *Salomon*, & qui mérite sur tout d'être développé.
 Mais ce sera pour un autre Discours. Il faut
 toujours être court, quand on débite de la
 Morale, sur tout avec les Jeunes Gens. Je
 m'en aperçois même un peu trop tard, &
 j'aurois dû finir plutôt.



E X A M E N

D'une Explication fingulière, de la Plainte de
JESUS-CHRIST, sur la Croix.

ON trouve, dans le *Journal Littéraire d'Allemagne*, Tome I. Partie II. une Explication de la Plainte de JESUS-CHRIST sur la Croix; & dans la *Bibliothèque Raisonnée*, Tome XXX. Ire Partie, une Lettre sur cette Explication. L'Auteur de la Lettre expose d'abord le sentiment d'un Anonime, sur ces fameuses paroles de nôtre Seigneur, *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné* (a)? L'Anonime prétend, „ que ces „ paroles de Jésus Christ, ne renferment „ aucune plainte sur l'excès de ses douleurs, „ qu'elles ne font qu'une simple indication „ du Psaume XXII. à la manière des Hébreux, qui désignoient les Livres de l'Écriture, par les deux ou trois premiers „ mots. Il ajoute, que la raison pourquoi „ le Sauveur rapella ce Psaume, dans cette „ occasion, est, que ce Cantique est un tissu „ d'Oracles, qui prédisent l'abaissement du

„ Mes.

a Matth. XXVII. 46.

„ Messie, ses souffrances, & son crucifie-
 „ ment; mais qu'une vüe encore plus par-
 „ ticulière de *Jésus-Christ*, fut de repouffer,
 „ par les deux ou trois premiers mots d'un
 „ Psaume, qui, de l'aveu de *Rabbi Salo-*
 „ *mon Jarchi* (b) étoit appliqué, par les an-
 „ ciens Juifs, au Messie, les Objections, ou
 „ plutôt les Insultes des Assistans & des
 „ Docteurs de la Loi, que les deux pré-
 „ miers Evangelistes nous ont rapportées fort
 „ en détail.

„ LA Question, *dit-il*, entre *Jésus-Christ*
 „ & ses Adversaires, sembloit amenée à ce
 „ point décisif; que s'il étoit le Fils de Dieu,
 „ son Père ne l'abandoneroit pas. Que fait
 „ le Sauveur, dans cet état des choses? Il
 „ se tourne vers son Père, & lui demande
 „ la raison de ce qu'il ne le délivroit pas.
 „ Voilà à quoi conduit la lettre de ces pa-
 „ roles, *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi*
 „ *m'as-tu abandonné?* Mais regardez les, come
 „ le commencement du Psaume XXII. bien
 „ loin que *Jésus-Christ* ait favorisé la pensée
 „ de ses Ennemis, vous y trouverez une
 „ excellente Réponse, aux Objections qu'ils
 „ lui faisoient, & de fortes preuves qu'il
 „ étoit

§ b Nos Grands Maitres ont interprété ce Psaume, du
 Roi Messie; mais je l'interpréterai de David lui même;
 afin que nous puissions avoir de quoi répondre aux Héré-
 tiques. Jarchi dans son Commentaire sur le Psaume XXII.

20 étoit éfectivement le Fils de Dieu , le
21 Messie.

22 „ C E Psaume, *continus-t-il*, renferme
23 des Prédications formelles de la Mort du
24 Sauveur, & du Suplice, qu'on devoit lui
25 infliger. Sa Crucifixion y est décrite d'une
26 manière expresse. *Ils m'ont percé les mains*
27 *& les pieds.* Jésus-Christ & les Apôtres
28 favoient bien faire valoir ces sortes de
29 Prédications, pour triompher de l'incrédulité
30 des Juifs. Cependant, à moins que
31 d'admettre nôtre Explication nouvelle; il
32 se trouvera que la Prédiction la plus ex-
33 presse & la plus frapante, n'aura jamais été
34 employée contre les Adversaires de l'E-
35 vangile.

36 „ A U T R E inconvénient de l'Explication
37 ordinaire, c'est qu'elle diminue beaucoup,
38 & qu'elle obscurcit l'éclat de la patience de
39 *Jésus-Christ*, dont les Auteurs sacrés nous
40 disent cependant, qu'il nous a doné un
41 si beau Modèle sur la Croix. Est-ce
42 souffrir avec résignation & dans le silence,
43 que de s'écrier si vivement? *Pourquoi m'as-*
44 *tu abandonné ainsi à la rage de mes Ennemis?*
45 Ce sont là des expressions bien fortes, &
46 qui ne peuvent que faire de la peine,
47 quand on les entend sortir de la bouche
48 de celui, que l'on doné, come un parfait
49 Modèle de patience.

„ NOUVELLE difficulté, à prendre ces
 „ paroles de *Jésus-Christ*, come une plainte
 „ des plus amères, sur ce que Dieu l'avoit
 „ abandoné. C'est qu'alors on ne fauroit
 „ acorder cette Exclamation tragique, avec
 „ le beau Mouvement de confiance qu'il
 „ fait paroître un moment après. *Mon Père,*
 „ dit-il en en expirant, *je remets mon Esprit*
 „ *entre tes mains.*

TEL est le précis du sentiment de l'Anonime, sur la Plainte du Sauveur ataché à la Croix. Après avoir ainsi exposé, après avoir même développé plus au long ce sentiment, & les raisons qui l'appuient, l'Auteur de la Lettre conclut, que cette Question a encore bien de l'embaras, & n'est pas suffisamment éclaircie. Cette conclusion me paroît très-juste. Quelque ingénieuse que soit l'Explication proposée, quelque vraie même qu'elle soit à divers égards, il me semble, qu'elle ne met pas l'Anonime lui même, entièrement à l'abri de la difficulté, qu'il élève contre l'Explication ordinaire. Ne pourra-t-on pas toujours lui demander coment le Roi *David*, dans un Psaume, où il caractérise le Messie & ses Souffrances, a pû lui mettre dans la bouche, une Plainte, qui donoit du poids aux Objections & aux Insultes de ses Adversaires, & qui convenoit si peu à sa

patience, à sa résignation, & à la confiance qu'il témoigna bien tôt après en expirant ? Ne pourra-t-on pas lui demander encore, coment *Jesus-Christ*, pour répondre aux insultes des Juifs, a pû leur alléguer un tissu d'Oracles, dont le premier exprimoit une plainte qu'il ne faisoit point à la lettre ? Des qu'on reconoitra que le Messie sur la Croix, n'a pû dire à Dieu son Père, *Pourquoi m'as-tu ainsi abandoné à la rage de mes Ennemis*, pourra-t-on s'empêcher de reconoitre en même tems, qu'une vraie Prédiction ne doit point lui attribuer ces paroles ?

JE conviens néanmoins avec l'Anonime, que le sens qu'il rejette est insoutenable. Jésus Christ, pour obéir aux Ordres de Dieu son Père, & sauver le Genre-Humain, avoit non seulement pris nôtre nature ; mais s'étoit livré lui même à la mort. *Personne ne m'ôte la vie*, avoit-il dit à ses Apôtres, *Je la done de moi même* (c) : *J'ai le pouvoir de la doner ; j'ai celui de la reprendre ; c'est l'or bré que j'ai reçu de mon Père* Et dans le Jardin de Gethsémané, après avoir dit dans sa Prière (d), *Mon Pere, s'il n'est pas possible que ce Calice passe loin de moi, sans que je le boive, que ta volonté soit faite*, il étoit allé

Q q

lui-

c Jean X. 18

d Matth. XXVI. 42.

lui-même au devant de *Judas*, qui le trahissoit, & des Soldats qui venoient le saisir. Conçoit-on, qu'après s'être ainsi dévoué lui-même, & livré volontairement, à une mort, dont il avoit prévu, & anoncé toutes les circonstances, il ait pû, sur la Croix, demander à Dieu son Père, pourquoi il l'avoit abandonné à ce cruel Suplice? On le ferit, je m'assure, ce ne peut-être là le vrai sens de sa plainte. Il n'est pas moins évident, que cette plainte étant conçue dans les propres termes par où comence le Psaume XXII. elle est parfaitement relative à ce Psaume, & qu'elle en montroit aux *Juifs* l'accomplissement.

QUEL est donc, *dira-t-on*, le vrai sens de ces paroles du Messie, & dans l'Oracle, & dans l'Évangile? Pour le découvrir, il faut nécessairement faire bien attention à tout ce que dit l'Oracle; mais auparavant, il est bon de remarquer, que dans la Langue Hébraïque du Psaume, & dans le Dialecte Caldéen, dont nôtre Seigneur se servit pour exprimer sa plainte, il n'y a point de tems présent, come dans plusieurs autres Langues anciennes & modernes; mais que le tems passé, le prétérit, come on parle en terme de Grammaire, se met souvent pour le tems présent. Ainsi, au lieu de traduire par le tems passé,

Mon

*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandoné, il faut traduire par le tems présent : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi me laisses-tu ! C'est-à-dire, pourquoi ne mets tu pas fin à mes douleurs, & ne termines-tu pas mon Suplice par une prompte mort ? Pour se convaincre de la justesse de cette traduction, & de la vérité de ce sens, il n'y a qu'à jeter les yeux, sur la suite de ces paroles, dans l'Oracle d'où *Jésus-Christ* les emprunte. Le Messie ne dit pas simplement dans le Psaume XXII. *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi me laisses-tu ?* mais il dit : *Mon Dieu, mon Dieu pourquoi me laisses-tu loin de ma délivrance, aux paroles de mes rugissemens, c'est-à-dire, à la voix expressive & si touchante de mes sanglots ? Ne se représente-t-il pas sur la Croix, quand il dit dans ce même Psaume, qu'on lui a percé les mains & les pieds, qu'on va partager ses Habits, & qu'on jettera le sort sur sa Robe ? Dans cette cruelle situation, quelle autre délivrance pouvoit-il attendre & demander que celle d'une prompte mort ? Ignoroit-il que cette mort étoit une chose arrêtée & résolue dans le Conseil de Dieu, pour le Salut des Homes ? Sa demande pouvoit elle donc avoir un autre objet, que d'être délivré, non du Suplice même ; mais uniquement de sa longue durée ?**

N'est-ce pas dans ce même sens, que l'Auteur de l'Épître aux Hébreux prend le terme de *délivrance*, quand il dit, suivant le Grec, & non suivant nos Versions, (e) que Jésus-Christ dans les jours de sa chair, aiant ofert, avec de grands cris, & avec larmes, ses Prières ses Supplications, à celui qui pouvoit le délivrer par la mort, il fut exaucé, a cause de sa résignation ?

MAIS, pour ne pas sortir du Psaume même, qui exprime la plainte du Messie, écoutez come il parle dans la suite de cet Oracle. Après avoir dit dès l'entrée : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi me laisses-tu loin de ma délivrance, à la voix touchante de mes sanglots*, il continue en ces termes, suivant l'Hébreu sans points : 3. *Mon Dieu, je t'invoquois le jour : Ne m'exauçois-tu pas incontinent ? Je t'invoquois aussi la nuit : Ne goutois-je pas aussi-tôt un repos divin ?* 4. *Car c'est toi, dont Israël doit célébrer la sainteté par ses loüanges, qui es assis sur le Trône de l'Univers.* 5. *Nos Pères mettoient ils en toi leur espérance ? Espéroient-ils en toi ? Tu les délivrois promptement.* 6. *Ils t'adrescoient leurs cris, & ils étoient délivrez ; ils se confioient en toi, & ils n'étoient point confus.* 7. *Et moi Ver de terre, & non Personage considéré, Oprobre des*

Ho-

Homes & Objet des mépris du Peuple, 8. Tous ceux qui me voient font de moi des railleries ; ils lancent des traits de leur langue ; ils secouent la tête. 9. Il a, disent-ils, remis sa Cause à l'Eternel. Qu'il le sauve, qu'il le délivre, s'il est vrai qu'il a de l'amour pour lui. 10. C'est toi néanmoins, qui m'as tiré miraculeusement de la matrice, qui as fait ma sûreté, lors que j'étois à la mammelle, entre les bras de ma Mère. 11. Je fus jetté sur toi, au sortir de son sein ; tu es mon Dieu, depuis que ma Mère m'a mis au monde. 12. Ne t'éloigne point de moi, parce que le plus fort de mon combat approche, & que je n'ai personne qui m'aide à le soutenir. 13. Plusieurs Homes semblables à des Taureaux, des plus forts de Bassan m'ont environé ; ils m'ont couronné d'épines. 14. Ils ont ouvert contre moi la bouche come un Lion qui veut déchirer la proie & qui rugit. 15. Je me suis écoalé come de l'eau, & tous mes os se sont déjoints ; mon cœur est devenu mol come de la cire ; il s'est fondu dans mes entrailles. 16. Il s'est ensuite desséché, ô ma Force, come de la terre cuite au feu, & ma langue s'est atachée à mon palais, lors que tu m'as laissé exposé sur ce bois, pour y mourir devant la plus vile poussière des Humains. 17. Car une troupe de Méchans semblables à des Chiens qu'on a animez s'est mise autour de moi ; ils m'ont environé ; ils ont percé

mes mains & mes pieds. 18. Je pourrois compter tous mes os, par mes douleurs : Voilà ces Méchans qui me regardent & à qui je suis en spectacle; 19. Ils vont partager entr'eux mes Habits, & ils jetteront le sort sur ma Robe. 20. Toi donc, ô Eternel, ne t'éloigne point de moi : ô ma Force, hâte toi de venir à mon aide. 21. Delivre mon Ame de l'Epée, l'unique chose qui me reste de la main du brutal Ministre de la fureur (f). 22. Delivre moi de la gueule du Lion, c'est-à-dire du Peuple cruel, qui voudroit qu'on lui livrât mon Corps pour le déchirer à belles dents, & des forces menaçantes des Grands (g), par où il entend la puissance des Principaux de la Nation, qui avoient fait trembler Pilate lui-même par leurs menaces, & qui alloient lui demander, qu'on rompit les jambes de Jésus & des deux Malfaiteurs qu'on avoit crucifiez avec lui.

Après avoir demandé à Dieu sa délivrance en ces termes, le Messie ajoute : Tu m'exauces (h). Je sens que mes maux, que mes tourmens finissent, que mon Suplice touche à sa fin, que je vais expirer; & cette prompte mort que j'obtiens de ta faveur, m'est un sur garant que mon Corps mort sera remis,

suivant

f Dans l'Hébreu, de la Main du Chien.

g Hébr. des Cornes des Grands.

h C'est ainsi qu'il faut traduire le mot Hébreu hanithanb par où fut le verbe 22.

suivant la prédiction d'Isaïe (i) sous la garde d'un Riche, pour y être à couvert des insultes & de la fureur de mes Ennemis. 23. *J'annoncerai ton nom à mes Frères; je te louerai dans leur assemblée.* Ce n'est ni aux Païens, ni à toute la Nation Juive; mais à mes feu's Disciples chéris, qui sont devenus mes Frères, puis qu'ils sont tes Enfans, c'est à eux seuls, *dis-je*, que je me montrerai après ma Résurrection; c'est dans leur assemblée que je célébrerai par mes loüanges ta puissance & ta bonté, qui paroissent avec tant d'éclat dans l'Ouvrage de leur Salut, de ce Salut que je leur ai aquis par ma mort. 24. *Vous Profélites qui craignez l'Eternel, loüez-le: Vous toute la Postérité fidèle de Jacob, glorifiez-le; mais vous toute la Race incrédule d'Israël, tremblez devant lui; 25. Parce qu'il n'a point méprisé, ni détesté, come vous le pensiez, le Suplice de celui qui a souffert (k), qu'il ne lui a point caché son visage; mais qu'il l'a exaucé, dès qu'il a crié vers lui.*

Le vrai sens de la Plainte de Jésus-Christ, étant ainsi prouvé, par toute la suite de l'Oracle même, où elle avoit été prédite, nôtre Explication présentera-t-elle encore de l'embaras & de la difficulté? Peut-on trouver étrange, que le Sauveur se plaigne, non du

Qq 4

Su-

i. Isaïe LIII. 9.

k. Hébr. l'affliction de l'affligé.

Suplice même qu'il subissoit volontairement ; mais de sa durée, que Dieu pouvoit abrèger, & qu'il abrègèa en éfet, par le principe de sa tendresse paternelle pour son Fils bien aimé ? Y a t-il rien, dans une telle plainte, qui diminue, ou qui obscurcisse le moins du monde l'éclat de cette patience admirable, dont il nous a laissé le Modèle, & qui fasse contraste avec la confiance qu'il fit paroître, au moment qu'il expiroit, en remettant son Esprit entre les mains de son Père ?

LES Evénemens prédits dans le reste de ce Divin Cantique, étant encore dans l'avenir, ne sont pas si faciles à développer. Come ils sont tous renfermez, dans les sept Versets, qui sont la dernière partie de ce Psaume, je vais en doner aussi la traduction, sur l'Original Hébreu sans points, en y joignant que'ques mots, qui sont visiblement sous entendus, & qu'il faut de toute nécessité suplèer, pour en avoir l'intelligence.

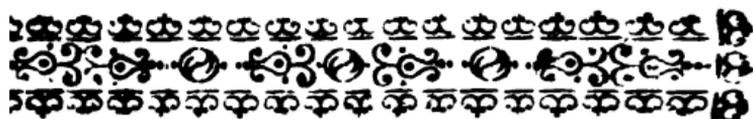
26. *Lors que, par la Résurrection de mes deux Tèmoins (1), par le rétablissement de mes deux Eglises Evangeliques, tu auras fait refleurir ma loüange, dans la nombreuse Assemblée des Peuples Protestans ; je m'aquitterai de mes Vaux, devant ceux qui le craignent, devant*

(1) Conferrez ces sept Versets avec le Chapitre XI. de l'Apocalypse.

vant ceux qui craignent l'Antechrist. 27. *Ceux qui étoient affligés, persécutés par cet Homme de péché, mangeront & seront rassasiés; ils loueront l'Eternel. Vous, qui, par votre apostasie, l'aviez recherché, qui aviez cherché à vous réunir avec ce Méchant, que votre cœur revive, reprenez courage, pour me rendre témoignage.* 28. *Ils se souviendront de moi, & je convertiront à l'Eternel, dans toutes les extrémités de la terre. Alors toutes les Familles des Nations se prosterneront devant toi, ô Dieu.* 29. *Car ce Règne-là sera le Règne de l'Eternel, & de son Christ, qui dominera sur les Gentils* 30. *Vous tous qui étiez descendus dans la fosse, lors que son Ame ne vivoit pas, lors que ses deux Témoin, qu'il chérit come sa propre vie, avoient été mis à mort par la Bête, dévorez, quoi qu'ils se prosternent, tous les Hommes engraissez de la Terre. Qu'ils s'abaissent devant lui.* 31. *Que leur Postérité le serve: qu'elle soit mise par la Génération suivante, au nombre de ceux qui appartiennent au Seigneur.* 32. *Qu'ils viennent à lui, & qu'ils annoncent sa justice, au Peuple qui naîtra d'eux, quand il l'aura exercée.*

Le 21. Nov. 1751. PHILOGRAPHE.

LET.



L E T T R E

*Mr. X.... Z... sur l'Eloquence de la
Chaire.*

Ien des gens, MONSIEUR, décrivent
beaucoup le Stile fleuri & élevé dans
loquence de la Chaire. C'est, *disent-ils*,
doner un air mondain & profane, qui
ft capable que de l'avilir ; c'est l'éloigner
son but, qui est de toucher le Cœur &
de plaire à l'Esprit ; c'est lui ôter cette
ce & cette onction, qui entraîna tant de
ens à la Foi, dans la bouche des Apôtres.
prétens vous faire voir aujourd'hui, que
n'est moins fondé, qu'une pareille idée.
us en conviendrez, si je ne me trompe,
examinant le peu de solidité, des preuves
it on l'apuie.

Je comencrai d'abord par vous faire re-
rquer que je ne prétens point justifier
te prétendue Eloquence d'un Bel-Esprit,
oureux de Pointes, de Jeux de mots,
antithèses frivoles, qui s'évapore en
rases harmonieuses, bien cadencées, &
éablement vuides de sens, à qui les Al-
ons les plus forcées, les Subtilitez les plus

affectées, les Expressions les plus singulières paroissent des Armes propres à terrasser le Vice, & à éfraier le Vicieux, & qui paroît évidemment plus empressé de faire les honneurs de son Esprit, que le Salut de ses Auditeurs. Je n'entens point non plus les Caprices de cette Imagination véhémence & enflamée, qui grossit démesurément des Objets assez médiocres, qui peint tout avec des traits, plutôt extraordinaires que sublimes, plutôt surprenans que frapans; quoi qu'il laisse de tems en tems échaper quelques beautez, comme des étincelles, qui brillent parmi des flots de fumée. Je vous prie de me croire assez sensé, pour condaner une manière de prêcher, si éloignée du bon goût & si peu propre à produire son effet. Je veux seulement dire, qu'un stile élevé, & figuré avec mesure, une expression presante, noble, grande, sublime même en certains cas, est un des caractères de la véritable Eloquence, par oposition à ce stile sec de Dissertation, à cette simplicité nue & souvent stérile, ce ton d'instruction familière, qui doit être réservé pour les Instructions seules, cette expression comune, peu choisie, peu élevée, pour ne pas dire rampante, qu'emploient tant de Prédicateurs, si estimables d'ailleurs par leurs lumières, soit que leur

tour d'esprit les y porte naturellement, soit que, come il en est plusieurs, ils entendent une espèce de magnanimité héroïque à sacrifier ainsi généreusement des Fleurs ou des Traits d'Eloquence, qui se présentent naturellement, à cette Simplicité chérie, en quoi ils font consister mal à propos l'essentiel de l'art de prêcher.

Il faut avouer pourtant qu'on doit distinguer deux sortes de Sermons. Les uns ne sont que des Instructions familières, destinées au Peuple. Dans les autres, au détail de nos Devoirs, on joint des Exhortations propres à nous porter à leur observation. Dans le premier cas, une Eloquence telle que nous venons de la peindre est généralement peu nécessaire. Elle y est même souvent superflue; mais outre que sur le pié où les choses sont présentement, ces sortes d'instructions sont réservées pour des Exercices particuliers, dont je ne prétens point parler ici, il s'y présente même assez souvent des cas où l'Orateur, s'il est permis de le considérer alors come tel, peut élever son ton & parler d'une manière plus fleurie: Cas qu'il lui est facile de distinguer, pour peu qu'il ait de goût & de jugement. Je ne m'attache donc qu'à l'autre genre, come le plus considérable & le plus digne d'attention,

tion, puisqu'on y a pour but d'exhorter, d'éfrayer, de dissiper des préjugés, des difficultés & des doutes, de r'animer le zèle, d'operer en un mot chez les Hommes les changemens les plus grands & les plus nécessaires. Objets sans doute les plus beaux & les plus intéressans, que l'Eloquence se puisse proposer.

L'exemple de la simplicité des Apôtres, si souvent mis devant les yeux de ceux qu'on a crû l'avoir perdu de vûe, ne prouve pourtant rien du tout, come il sera aisé de vous le faire voir. Leur Prédication, en effet, ne ressemble presque en rien à celle des Prédicateurs d'aujourd'hui. Il faut bien faire attention, que leur affaire principale étoit d'enseigner des Vérités toutes nouvelles à ceux à qui ils s'adressoient. Ils instruisoient des Peuples ignorans & idolâtres, il falloit donc prendre le ton d'instruction; & employer une Eloquence brillante, c'eût été visiblement manquer son but & se faire confondre avec ces Sophistes, amoureux de paroles, qui cherchoient plus à embarasser l'Esprit qu'à le convaincre. On auroit pû les soupçonner d'avoir inventé eux mêmes une Religion, qu'ils persuadoient avec tant d'art. Ils lui auroient ôté ainsi, une de ses plus fortes preuves. Leurs Instructions d'ailleurs s'adres-

dressoient pour la plûpart par Lettres, genre qui n'admet qu'une simplicité naïve & élégante. Quand ils ont eu occasion de tenir des Discours devant un grand nombre de Persones, ils ont bien sù employer le Stile qui convenoit à cette occasion, & souvent, il n'est rien moins que simple & peu orné. Tout a changé de face, & le cas de nos Prédicateurs n'est plus le même. Ils prêchent à un Peuple éclairé, instruit des Dogmes, des Promesses & des Menaces de sa Religion, mais mondain, dissipé, donné au plaisir, & de glace pour les choses spirituelles. De la nature du Mal, il faut tirer celle du Remède. Quand une Fièvre insensible consume à petit feu le Corps d'un Malade; quand on le voit déperir tous les jours, & sur le point de sa dissolution, fera-ce avec de foibles Adoucissans, ou des Remèdes peu efficaces, qu'on combattra cet Ennemi, d'autant plus dangereux, qu'il dérobe aux yeux son activité. De même, quand on voit, avec évidence, le goût du Monde & de ses charmes l'emporter hautement sur celui de la Vertu; le libertinage de Mœurs & de Sentimens ne craindre plus aucun frein, une Troupe de Jeunes étourdis levant l'Etendart de l'Irréligion & de la Débauche, être les seuls écourez & les seuls pris pour modèles, & tous les bons Esprits méprisez, selon le plus ou moins

de ridicule que les premiers leur prêtent, fera ce avec de froides Dissertations sur quelque point de l'Histoire Sacrée, avec des généralitez que personne ne s'applique, avec de longues Pièces, destinées à examiner la justesse d'une comparaison & à la pousser jusqu'à des ressemblances, que personne n'aperçoit, incapables d'ailleurs d'éclairer l'Esprit come de toucher le Cœur; avec des Réflexions de Morale, entassées sans choix, énoncées sans feu, & sans élévation, qu'on prétendra jeter une salutaire épouvante dans l'Ame du Pécheur, réchauffer le zèle de ces Gens qui n'ont jamais que des demi volontez pour ce qui les intéresse le plus, confirmer dans de bones résolutions ceux qui les ont prises, frapper, corriger, si la chose est encore possible, cette foule oisive, qui se croit dispensée par son rang d'avoir du Bon-Sens & des Mœurs, qui fait profession de trouver tout mauvais, si ce n'est ce qui l'est le plus, je veux dire son tour d'Esprit, & qui est composée pour la plûpart de Libertins & d'Incédulés, par air, par ennui, & par inutilité?

Vous voiez déjà mieux que moi, combien le but de nos Assemblées solennelles exige qu'on y parle avec force & avec feu. Mais, d'ailleurs, est-il possible de s'occuper de la plûpart des sujets que la Religion nous offre,

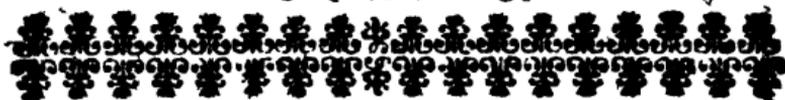
ne se bien pénétrer de leur grandeur & de leur beauté, & de n'en parler qu'avec froideur, d'une manière sèche & languissante, ce qui n'est ordinairement autre chose que cette simplicité qu'on suit souvent par petitesse d'Esprit, & que l'on veut faire ensuite regarder comme l'effet de son bon goût?

Il faut que je vous avoue mon ignorance. Je crois qu'il n'est pas possible d'avoir l'âme remplie de l'excellence d'un Objet, sans que nos Discours en témoignent quelque chose par leur plus ou moins d'élévation & de grandeur. Dans toutes les Conjonctures de la vie, on remarque constamment, que l'Eloquence s'élève plus ou moins, suivant que nos sentimens sont aussi plus ou moins élevés, & que s'il est difficile de parler d'une manière sublime & persuasive, lorsque le fond du cœur est peu touché, il est beaucoup plus rare encore de voir parler avec froideur & d'un air d'indifférence lors qu'on a réellement un zèle ardent & sincère. Il est vrai cependant, qu'il ne faut pas s'imaginer, d'un côté, que des Prédicateurs languissans manquent pour cela de zèle, & de l'autre, que tout Orateur fleuri & animé en est nécessairement. Chez l'un en effet, l'Esprit, resserré en des bornes trop étroites, ne peut égaler par ses Discours la grandeur
des

des Matières qu'il traite, quoi qu'il la sente, & qu'il en soit pénétré; & il peut arriver que l'autre, peu soigneux de les sentir vivement, pourvû qu'il les exprime agréablement, s'il est vrai que ce soit là les exprimer, ne soit en éfet qu'un mauvais Raisonneur, lui qui ne fait pas que c'est joüer le rôle le plus ridicule & le plus méprisable, que de s'ocuper de misérables bagatelles, lors qu'il s'agit de l'intérêt du monde le plus grand & le plus pressant. La crainte de passer pour des Orateurs de cet ordre, & de paroître moins flaté de plaire, que de persuader, a sans doute porté bien des personnes à rechercher cette simplicité toute oposée, qu'elles ont trouvé d'autant plus facilement qu'elle est de plein pied avec la paresse & souvent, disons-le, avec la petitesse de l'Esprit. C'est déjà sans doute un mal que celui-là; mais il seroit encore peu considérable, si ces Persones là ne s'imaginoient, pour la plûpart du tems, qu'elles ont atëint le vrai caractère de l'Eloquence Chrétienne. Si contentes de le suivre préféablement à tout autre, elles ne condanoient encore publiquement cette élévation, & ce feu qui en fait véritablement l'ame & l'essence, & si elles n'autorisoient ainsi par leurs exemples & leurs leçons de Jeunes-Gens, qui se croient obligéz en conscience d'étou-

fer des talens qui auroient fait peut être une des Lumières de l'Eglise. Car c'est ainsi, que se perpétue cette foule de Prédicateurs froids & stériles, qui sont également incapables de toucher le Peuple & les Gens éclairés; le Peuple sur tout, qui se garde bien d'animer son zèle, si le Prédicateur n'est pas lui même animé; qui ne demande pas mieux que d'autoriser sa froideur par celle de celui qui l'exhorte, & qui, pour l'ordinaire sort alors des Assemblées avec les mêmes dispositions que quand il y étoit entré, c'est-à-dire, avec sa sécurité ordinaire & son attachement presque invincible pour les choses grossières & sensibles.

Il me seroit facile d'ajouter plusieurs Réflexions propres à confirmer la vérité de cette opinion, qui ne manquera pas de heurter des Gens prévenus, & qui ne veulent pas se donner la peine de rien examiner. Mais ce seroit se défier de votre pénétration, que d'insister d'avantage. Il me suffit de vous avoir mis sur les voies de penser. Vous irez sans doute tout seul plus loin que je ne vous aurois pu conduire moi même. Je me réserve pourtant de vous envoyer quelques Eclaircissemens, au cas que la fantaisie m'en vienne. On ne peut qu'éfleurer un sujet si intéressant, quand on est resserré, come moi, dans les bornes d'une Lettre. Je suis &c.



VERS sur le Jugement dernier.

*J*our à jamais affreux ! O Jour épouvantable,
 Quand a travers la Foudre on verra, dans
 l'instant ,

*S'élever de la Croix l'Etendart redoutable ,
 Et l'Univers plongé dans son premier néant !*

*Quel Spectacle éfraiant , quand , palissant de
 crainte ,*

*Sujets , Rois , prosternés aux pieds d'un Dieu
 vengeur ,*

*Verront ce Dieu terrible en sa Majesté sainte,
 Des Cœurs les plus cachés sonder la profondeur !*

*Le son de la Trompette anonçant sa puissance,
 D'un bout du Monde à l'autre ira porter ses Loix,
 Et forcés de paroître en ce jour de vengeance
 Les Morts de leurs Tombeaux sortiront à sa Voix.*

*La Nature & la Mort frémiront d'épouvante
 En voiant tout à coup ces Cadavres vivans.*

*Les Sépulchres ouverts & la Terre tremblante
 Vomiront à regret leurs pâles Habitans.*

*Sur son Trône éclatant , entouré de Victimes,
 Le Juge produisant le Livre des Destins ,
 Juste Compensateur des Vertus & des Crimes,
 Prononcera tout haut sur le sort des Humains.*

Toijours bon, mais à craindre en sa juste colère,
 Prompt à récompenser, aussi prompt à punir,
 Il saura dévoiler le plus affreux mystère ;
 Lancer sur nous la Foudre, ou bien la retenir.

Qui suis-je, pour oser paroître en sa présence ?
 Quel sera mon apui ? Qui pourrois-je implorer ?
 Lorsque le Juste à peine est en quelque assurance,
 Le Coupable à ses yeux a-t'il droit d'espérer ?

Grand Dieu ! C'est donc vers toi, c'est au pied
 de ton Trône,

Que je traîne en pleurant le poids de mes forfaits ?
 Ah ! je vois à travers l'éclat qui t'environne ;
 Dans tes yeux menaçans quelques signes de paix.

De tes bontés, Seigneur, rappelant la Mémoire,
 Daigne te souvenir que tu mourus pour nous :
 Daigne encore, en ce jour, me permettre de croire
 Que je puis échaper aux traits de ton courroux !

On t'a vu jusqu'à moi te trainer avec peine ;
 A souffrir mille maux pour moi tu fus réduit.
 En cet instant, hélas, si ma prière est vaine,
 D'un Sang versé pour moi, que devient tout le
 fruit !

Ah ! sans oser plus loin porter mon espérance,
 Sans attendre ce Jour formidable à jamais,
 Dieu juste, Dieu vengeur, j'atens de ta clémence
 Un pardon généreux de mes lâches forfaits !

Puis-

*Puissent mes tristes pleurs , mon repentir sincère ,
La honte que le Crime a grave sur mon front ,
Laver le Crime meme , adoucir ta colère !
Du succès de mes vœux ta bonté me répond.*

*Tu voulus bien absoudre une Femme a lultère ,
Et d'un vil Criminel expirant avec toi ,
Tu daignas écouter la fervente prière ;
Ce que-tu fis pour eux, Seigneur, fais le pour moi?*

*Mes prières n'ont rien qui te soit agréable ;
Tu peux seul leur doner un pouvoir suffisant :
D'une flamme éternelle , ô Sauveur adorable ,
Tu peux seul préserver un Pécheur repentant.*

*Ah ! loin de me laisser dans la fange & l'ordure ,
Et rampant au milieu des Boucs & des Pour-
ceaux ,*

*Mets moi dans cette Troupe & sainte & toi-
jours pure ,
Des Mortels fortunés devenus tes Agneaux.*

*Loin de ce Malheureux qu'une flamme cruelle ,
Va punir pour toijours de son impiété ,
Mets moi près de celui que la gloire éternelle
Va placer dans le sein de la félicité.*

*Pose encor en ce jour , du sein de la pou sière
Elever jusqu'à toi mes regards pleins de froi.
Daigne m'être propice , à mon heure dernière
Et conserver encore quelque pitié pour moi?*

*Je tremble au seul penser de ce jour lamantable
Où l'Univers entier frémissant à ta Voix ,
De la Cendre féconde on verra le Coupable
S'élanccr & tomber aux pieds du Roi des Rois.*

*Né vas pas prononcer en Juge trop sévère ,
Pèse son repentir plutôt que ses forfaits ;
Sois, en ce triste instant, moins son Dieu que son
Père ,
Et laisse le jouir' d'une éternelle Paix !*



POÈME sur l'Education *.

*SI conoissant le prix du plus beau de ses droits
L'Homme de sa Raison n'eût étouffé la voix ;
Si du Dieu dont il est le plus parfait Ouvrage ,
Il eût suivi les Loix & respecté l'Image ,
Eclairé sur lui même , & juste en ses desirs ,
Son Cœur n'eût aspiré , qu'à de sages plaisirs.*

*Mais depuis qu'oubliant sa première noblesse ,
Il lui fit succéder le crime , & la bassesse ;
Depuis que le jouet de sa cupidité ,
Il préféra la Mort à l'Immortalité ,
Ce Cœur , qui sembloit fait pour de chastes délices ,
Devint l'azile impur de l'Erreur & des Vices ,
La Vertu s'exila d'un odieux séjour ,
Et le Poison subtil s'acriét de jour en jour.*

* Ce Poème a concouru pour le Prix de l'Académie de Marseille.

Dès lors touchant à peine aux portes de la vie,
 L'Home nourrit déjà des sentimens d'envie.
 Chaque instant voit éclore un penchant vicieux ;
 Il est déjà superbe , injuste , impérieux ;
 Et ceux que son bien propre expose à lui déplaire,
 Périroient , si sa force égaloit sa colere.

Grand Dieu! Dans cet état de misère, & d'erreur
 L'Home peut-il encore aspirer au bonheur ?
 Peut-il encor battu des Vents & de l'Orage
 Tourner ses tristes yeux vers un heureux Rivage?
 Sans doute, & dans les maux qui le font soupirer,
 Il reste encore à l'Home un sujet d'espérer ;
 Il est un Art sublime , une heureuse Science ,
 Qu'inspirèrent les Cieux à l'humaine Ignorance ;
 C'est l'Education , dont les soins assidus
 Mènent l'Home au bonheur sur les pas des Vertus,
 Arrachent de son cœur toute impure racine ,
 Lui rapellent sa fin , son sort , son origine ,
 Et le rendent enfin , docile à sa Raison ,
 Seul Maître de lui même , & digne de son nom.

Mortels ! c'est donc ici la véritable étude.
 Qu'un autre aille sonder avec inquiétude ,
 Les Loix de la Nature , invisibles ressorts ,
 Que d'un voile prudent Dieu cache à ses efforts.
 Il nous suffit , à nous , d'admirer ces merveilles.
 A des Projets plus surs nous consacrons nos veilles,
 Et nous cherchons plutôt , sagement curieux ,

*A démêler les Cœurs qu'à lire dans les Cieux.
 C'est avec le Flambeau de cette Connoissance,
 Qu'on pénètre à son gré l'Homme des son Enfance,
 Qu'on apprend à plier ses goûts & ses humeurs,
 Qu'on lui peut inspirer des Sentimens, des Mœurs.
 C'est par là qu'on élève, on agrandit son Ame,
 Qu'on lui fait du vrai Sage un Tableau qui
 l'enflâme,
 Qu'ouvrant ses foibles yeux sur l'erreur des faux
 biens
 Il apprend a briser de terrestres liens.*

*Mais ne respectons pas la puissante barrière
 Qu'opose à vos succès un préjugé vulgaire.
 C'est peu de pénétrer dans les replis des Cœurs;
 Que l'apas des Vertus éclate dans vos Mœurs;
 Ayez les sentimens que vous voulez produire,
 Marchez dans le sentier où vous voulez conduire.
 C'est peu d'encourager de la voix & des yeux,
 Volez dans la carrière, on y marchera mieux;
 Sur tout craignés l'atrait d'une mole indolence;
 Armez vous du secours de la persévérance.
 Sans doute vôtre Esprit est souvent rebuté
 D'un pénible travail tant de fois répété;
 On confie à vos soins une frêle Nacelle;
 Tout semble s'animer & conspirer contr'elle;
 Mille Orages dans l'Air, mille Ecueils sous les
 Eaux,
 Et l'horreur de la Nuit & la fureur des Flots,*
 Pi-

*Pilote , un seul instant rend sa perte certaine ,
Si tu prêtes l'oreille au chant de la Sirène ,
Si le Timon échape à ta coupable main ,
La Mer la précipite en son avare sein.*

*Cœurs généreux ! bravez une lâche foiblesse ;
Que l'amour du Devoir vous excite sans cesse.
Souvent , pour mériter la palme du Héros ,
Il faut au Bien public immoler son repos ;
Mais sachez , sans frémir , faire ce sacrifice ,
Contemplez la Couronne au bout de vôtre lice ;
Ecoutez les transports d'un Cœur reconnoissant ,
Bénir en vous l'Auteur du bonheur qu'il ressent.
Que vous importe alors qu'un stupide Vulgaire ,
Rabaisse injustement l'art le plus nécessaire ;
Il est beau de verser des bienfaits méconus ,
D'oser être ici bas le Père des Vertus ;
C'est là de la Raison le légitime usage ,
Le Chef-d'œuvre de l'Home , & le but du
vrai Sage.*

GENEVE.

M * *

PAR-



PARTICULARITEZ

*Sur le Voïage de FRANÇOIS MOGINIE',
Héritier des Biens & des Titres de DANIEL
MOGINIE', Prince de l'Inde & Généra-
lissime des Armées de l'Empereur du Grand
Mogol.*

LA Rélacion que nous avons donnée * con-
cernant les Frères *Moginié*, natifs du
Baillage de *Moudon en Suisse*, a paru
si intéressante, que nos Lecteurs ont marqué
assés généralement beaucoup de curiosité,
pour en aprendre la suite. C'est pour ré-
pondre à leur impatience, que nous donons
ici les Particularités suivantes, lesquelles
nous ont été envoiées, par une Personne d'un
Rang distingué dans l'Etat, & conüe dans
le Monde Savant, qui avoit déjà eü la bonté
de nous fournir la Matière de la précédente
Rélacion. Voici en quels termes il nous a
fait l'honneur de nous écrire, à la date du 19.
de ce Mois de Décembre.

MR. Chollet le Fils, aiant été informé,
que Mr. le Commissaire Chollet, son Père,
m'avoit

* Voyez l'Histoire surprenante de ces deux Frères, dans
notre Journal d'Octobre, page 384. & suivantes.

m'avoit promis de me communiquer toutes les nouvelles qu'il recevoit de François Moginié, a eu la complaisance de m'envoier en Original, une Lettre qu'il a reçüe de lui, datée de Constantinople, du 25. de Septembre dernier. Elle étoit cachetée du même Cachet, dont vous avez, Messieurs, doné l'Empreinte dans vôtre Journal. Come elle ne contient rien qui ait raport aux circonstances de la Vie ou de l'Origine des deux Frères, j'ai hézité si je devois vous en faire part; mais aiant remarqué que l'on s'intéressoit généralement pour un Particulier, dont la Fortune & la Condition changent tout à coup si considérablement de face, j'ai crû que le Public apprendroit avec plaisir, qu'il est vivant, qu'il a fait heureusement une partie de son Voiage, qu'il le continue avec succès, & qu'il pourra doner dans peu des nouvelles plus certaines de son sort & de sa réception auprès de l'Empereur du Mogol. J'ai lieu de présumer d'ailleurs, qu'on ne verra pas avec indifférence, que François Moginié a de la curiosité, du goût & du génie, & qu'il n'est pas dans l'ignorance qu'on auroit pû lui suposer, vû son peu d'Education. Le détail qu'il done de son Voiage & les Remarques qu'il a faites, en sont des preuves convaincantes. Il est vrai, que j'aurois eu bien plus de satisfaction d'apprendre, qu'il eût fait traduire son Manuscrit Arabe, & qu'il nous en

eût fait part , puis que c'est l'Article qui m'intéresse le plus. Mais il est probable , que son peu de séjour à Constantinople , joint à la Contagion , qui faisoit de si grands ravages dans cette Capitale de l'Empire Ottoman , & qui en avoit éloigné les Persones les plus distinguées , ou celles qui auroient pu lui rendre ce service , l'auront empêché de faire travailler à cette Traduction ; outre qu'il s'est vu obligé de se borner aux dépenses les plus nécessaires , qui ne peuvent être que très considérables dans un Voiage de si long cours. Il faut espérer , qu'il nous enverra ce Morceau curieux , lors qu'il se sera établi dans les bones graces du Grand Mogol , & qu'il aura pris possession du riche Héritage de son Frère. Quoi qu'il en soit , voici la Lettre dont il s'agit , qui est adressée à Mr. le Commissaire Cholles à Moudon , & qui est venue de Constantinople par Vienne.

MONSIEUR ,

Nous sommes arrivés à Constantinople , en parfaite santé , grâces au Seigneur , quoique dans des circonstances assez dangereuses. Nous avons beaucoup souffert en Mer , sur le Vaissau Vénitien , à cause des grandes chaleurs que nous avons essuies , de la quantité de monde que nous étions ,

&

& de la Vermine, dont nous avions peine à nous défendre. Ce sont des fruits des Voyages de Mer, sur tout quand il y a beaucoup de Soldats à bord des Vaisseaux.

Dans nôtre trajet depuis *Venise*, nous nous sommes arrêtés en différens endroits; à *Capod'Istrie*, à *Athènes*, à la *Morée*, à *Corfou*, à *Zante*, à *Candie*, & par deux fois devant *Troie*, où nous sommes restés long-tems. C'est là où est l'Isle de *Tenedos*. Le Grand Seigneur y avoit envoyé deux Galères, pour porter l'Ambassadeur de *Venise* à *Constantinople*.

La manière dont les *Turcs* nous faisoient manger sur les Galères, étoit telle: On posoit à terre, come une Chaise d'Enfants, de la hauteur d'un pied, sur laquelle on plaçoit une Table ronde, de Fer blanc, toute bordée de Tranches de Pain, avec quatre petites Assietes de Fer blanc, remplies de Raisins &c. A terre, autour de cette Table, on mettoit un Linge, fait come un grand Essuie-main de Famille. Lors que l'on est assis, soit à terre, soit sur un Coussin, chacun met cette belle Nape sur ses genoux. On nous servoit toujours 12. Plats fort petits, de Fer blanc, un Plat à la fois, & ce qu'ils contenoient assés mal apreté & mal propre. Ce qui ne pouvoit gueres être

autrement, puis que la Cuisine se faisoit au milieu de la Galere. Tous ces Metz se mangeoient avec des Cuillieres de bois, assés noires, sans Couteaux ni Fourchettes. Le Grand Seigneur lui même mange ainsi. Je ne m'acomodois guères de cette façon de vivre, & je regrettois celle qui est en usage parmi nous. Quand je serai arrivé aux Indes, je me traiterai mieux que l'on ne fait en *Turque*. Les Turcs fument, prennent du Café, se lavent & prient Dieu. Presque toute la Journée est employée à ces Articles, au moins par les Persones un peu aisées.

La situation de *Troie* m'a plû infiniment. Depuis *Troie* à *Constantmople*, c'est le plus beau coup d'œil que l'on puisse voir. La Côte d'*Asie* est encore plus belle, que celle d'*Europe*. Il n'y a plus à *Troie*, que quelques Maisons & un grand Portail de Ville. On assure, que c'est par ce Portail que les Grecs firent entrer un grand Cheval de bois rempli des plus braves Soldats, & par cette ruse, on prit la Ville, après 10. ans de Siège, 1100. ans avant la Naissance de J. CHRIST. Nous y avons vû quelques bouts de Colones, sur tout dans la Mer, où il y a divers Edifices. Un Matelot Plongeur, qui fût au fond, nous dit, qu'il y a plusieurs Maisons & des Temples entiers.

On

On nous a fait voir aussi l'endroit où *Xerxes* fit construire un Pont de 744. Galères, pour passer une Armée de 600. mille Homes d'Infanterie & de 200. Mille de Cavalerie. La Mer étant fort agitée, ce Prince la fit fouetter. Elle lui fit sentir son indignation, en rompant ses Ponts de Bateaux. *Xerxes* tout tremblant, se sauva dans un Esquif de Pécheurs à *Abydos*. Nous avons pareillement vû le passage de *Phrixus*, Prince Grec, avec sa Sœur *Hellé*, qui fût transportée à travers le Détroit, sur un Bêlier, dont la Toison étoit d'Or. La Princesse tomba dans l'Eau & y périt: C'est ce qui a fait donner le nom d'*Hellespont* à cette Mer, ce qui veut dire *Mer de Hellé*. Enfin j'ai vû le lieu du Passage, mais non pas la Princesse.

Le Coup d'œil de la Ville de *Constantinople* m'a tellement frappé, que je crois qu'il n'y a pas une aussi belle vüe dans le Monde. En arrivant, vous voiez trois Villes à la fois & trois Bras de Mer, qui sont come autant de Rivières. Ces trois Villes sont *Constantinople*, d'un côté séparé, *Galata*, bâti sur une hauteur, & *Scutari* en *Asie*. Depuis *Constantinople* jusques à la Mer noire, les deux Côtes sont toutes couvertes de Villes & de Villages, qui se touchent presque tous. On ne peut rien voir de plus beau. J'y ai passé pour
aller

aller chez l'Ambassadeur d'Angleterre, qui demeure à un coup de Fusil de la Mer noire, sur le bord du Canal, à quatre petites lieues de Constantinople.

Après vous avoir parlé du beau coup d'œil de cette Capitale de l'Empire Ottoman, je vous dirai, que quand on entre dans ces Villes, on trouve un vrai Labirinte. Point de régularité dans les Batimens, dans les Rues. Toutes les Maisons sont baties de bois, sans aucun ordre d'Architecture. Il y a une quantité de gros Rats, que les Chats n'osent presque pas toucher : Ils font de si grands trous sous les Maisons, que souvent ils les culbutent. Lors que je fus arrivé au Palais de Venise, allant à la Basse-Cour, j'en vis une trentaine, qui sautoient. Cés Rats se multiplient ainsi, parce qu'il n'y a pas beaucoup de Chats, & qu'on les tue, crainte qu'ils ne portent la Peste dans les Maisons.

Si on touche un Pestiferé ou son Habit, on prend la Contagion. Il arrive cependant quelquefois, que l'on peut coucher avec une Personne, qui a la Peste, sans en être atteint. Un Particulier m'a raconté, qu'il avoit couché avec sa Femme, qui avoit la Contagion, sans qu'elle la lui communiquât, & que par contre, étant allé chez un de ses Amis, trois Personnes l'avoient prise de lui, soit

soit pour avoir touché ses Habits, ou autrement, & étoient mortes en trois jours de tems. Aparemment que cela est dans la disposition du Sang. Aussi tôt qu'un Home est mort, les Turcs vendent ses Habits au Marché sans prendre aucune précaution. Il disent ; *que le Monde est come un Plat, que l'on ne peut pas se cacher de Dieu, ni sortir de ce Plat.* Malgré leur Morale, plusieurs ont craint cette fois la Contagion, & sont allés, aussi bien que les Chrétiens, jouir à la Campagne d'un air plus pur. Les Pauvres vendoient leurs Meubles, pour pouvoir s'y retirer. Aussi n'avoit-on jamais entendu parler d'une semblable Peste : Elle a fait des ravages étonnans, & l'on compte qu'il est mort au delà d'un milion de Persones, la plûpart de jeunes Gens. Cependant, en allant dans la Ville, on ne laissoit pas de voir les Rûes & les Bouïques remplies de monde. Deux Vaisseaux, venans d'*Aléxandrie*, aportèrent cette funeste Maladie à *Constantinople*, vers la fin d'Avril. Elle a diminué considérablement, quoi qu'il meure encore bien du Monde.

Je compte que nous partirons dans deux jours, pour *Alep*. Dès la, come nous avons tous envie de voir *Jérusalem*, nous nous y rendrons en cinq jours, sur des Chevaux

Arabes, avec lesquels nous ferons 20. lieues par jour. Nous verrons aussi la *Mer morte* & le *Jourdain*. Nous ne savons pas encore, si nous irons par la *Mesque* & la *Mer rouge*; ou si nous prendrons la route de *Bagdad*, qui est l'ancienne *Babilone*. En ce dernier cas, nous descendrons l'*Euphrate*, depuis *Bagdad* jusques à *Balsora*, & nous traverserons le Golphe Persique, pour nous rendre à *Surate*.

M. l'Ambassadeur d'Angleterre me fait beaucoup d'accueil. Il m'a donné Logement & Table, & il me recommandera dans tous les Lieux où il y a des Anglois. Je prendrai un *Firman* du Grand Seigneur, en qualité de Courier de S. H. Avec cette précaution, on est en sûreté, personne n'ose vous toucher: Si on a de mauvais Chevaux, & que l'on en rencontre de meilleurs, on peut les changer. Je suis &c.

FRANÇOIS MOGINIÉ.

MR. Chollet le Fils m'a encore communiqué l'Extrait suivant d'une Lettre en Anglois, que François Moginié écrivoit à sa Femme à Londres, & qui étoit incluse dans la précédente.

„ Le Colonel Du Perron est avec moi ;
 „ mais come il n'y a point de Consul de
 l'Em-

„ l'Empereur du *Grand-Mogol* à *Constanti-*
 „ *nople*, par cette raison Mr. *Du Perron* n'y
 „ a pas de crédit. Il nous faut avoir patience,
 „ jusques à ce que nous arrivions aux *Indes*;
 „ ce qui sera bientôt. Depuis *A L E P*,
 „ je vous enverrai quelque chose, que je
 „ remettrai à un Capitaine *Anglois*. Notre
 „ *Voyage* est d'autant plus dispendieux, que
 „ Mr. *Du Perron*. a pris à *Lion* 4: Ouvriers,
 „ pour conduire aux *Indes*, & il a dépensé
 „ beaucoup d'Argent.

Enfin Mr. Chollet le Fils, me marque ce qui suit.

„ J'ai appris de Mr. *Moginié*, que le défunt
 „ Prince son Frère, avant que d'être élevé
 „ au Grade de Généralissime, avoit été
 „ Officier subalterne, & que se trouvant à
 „ la tête d'un Détachement des Troupes de
 „ l'Empereur, il eût le bonheur de faire
 „ Prisonnier de Guerre un Détachement en-
 „ nemi, de beaucoup supérieur au sien, &
 „ de s'emparer d'une Somme très considérable,
 „ qu'un Prince vouloit faire passer à l'Ar-
 „ mée de *Thamas-Koulikan*. C'est ce qui a
 „ beaucoup contribué à la prompte élévation
 „ de *Daniel Moginié* ou *Prince Didon*. L'Ar-
 „ ticle, inseré, il y a quelques Années,

„ dans les Gazettes de Berne ; Qu'un *Esro-*
 „ péen avoit rendu de grands services à la
 „ Courone du Grand Mogol &c. avoit ce
 „ Prince pour objet.

*Voila, Messieurs, tout ce que je puis vous
 apprendre présentement concernant les Frères
 Moginié. Dès que j'aurai des Nouvelles ulté-
 rieures, je ne manquerai pas de Vous en faire
 part. Je suis &c.*

Le 19. Décembre 1751.

E****.





R E F L E X I O N S

Sur la Lecture des Romans, considérée par rapport aux jeunes Demoiselles.

LEs *Romans* font, pour l'ordinaire, les premiers Livres qu'on lit avec plaisir. Dans cet âge où l'Esprit n'a encore que du feu & de la légèreté, & où les passions commencent à s'anoncer, ils doivent être reçus avec transport. Un jeune Home, qui n'a presque vû que des Livres remplis de mots barbares & d'idées qu'il ne comprenoit pas, une jeune Demoiselle, qui ne conoit que son Catéchisme, goûtent pour la première fois, en lisant les *Romans*, les plaisirs de l'Esprit & du Cœur, où au moins, les goûtent avec infiniment plus de vivacité que jamais. On ne doit donc pas être surpris de voir tant d'occupations agréables, tant de Nuits entières mêmes sacrifiées alors aux *Romans*. Cependant peu à peu l'Expérience & la Réflexion forment l'Esprit: Des Livres remplis d'idées superficielles ou fausses, ne peuvent plus amuser, d'ailleurs leur grande uniformité ennuie. On perd donc, à un

certain âge le goût des *Romans* ; mais c'est trop tard ; ils peuvent avoir déjà fait beaucoup de mal , aux jeunes Demoiselles surtout. Tout le Monde fait cela. Mais peut-être n'en a t'on pas généralement des idées assez distinctes : C'est à les établir que ceci est destiné.

Voions donc d'abord , quelles sont les idées qu'on présente dans les *Romans* ; on voit bien que j'entens par là , les *Livres* remplis de Fictions amoureuses. On y fait envisager les plaisirs de l'Amour come les plaisirs les plus touchans ; on dépeint leur vivacité par les expressions & les images les plus passionées.

On y établit que le Cœur n'est fait que pour aimer ; que le penchant à l'Amour est irrésistible , & au dessus de la Raison. On répand sur le Caractère des Persones , qu'on représente livrées à cette passion , quelque chose d'intéressant , de distingué , & même souvent d'héroïque.

Enfin on y répète mille & mille fois ; que le tems s'enfuit , & qu'on ne fauroit trop s'empreser à en jouir , c'est-à-dire à aimer.

Ces idées sont si comunes aux *Romans* , qu'en les ouvrant , presque au hazard , on en trouvera des exemples. Or quels effets doivent-elles produire chés une jeune Demoiselle ?

D'abord elle apprend à conoitre l'Amour ; des mouvemens naturels réveillés au fond de son Cœur la font rêver souvent à ses plaisirs , qu'elle voit dépeints avec des traits si vifs & si séduifans.

La Raifon , peu acoutumée à remporter des Victoires fur ses passions, lui laiffe croire facilement , que quand l'heure d'aimer est venue , il est inutile de s'en défendre.

Enfin elle voit des Persones , qui pour s'être livrées à l'Amour font applaudies , & en quelque manière élevées au dessus du comun.

Pourra-t-elle , après tout cela , ne pas defirer , avec ardeur , de jouer incessamment un Rôle dans une Pièce auffi charmante ! Et come c'est en se produifant dans le Monde d'une manière brillante , qu'on y réuffit , l'Etude des moyens d'y parvenir fera fa principale oçupation : Des idées d'ajustement & de parure rempliront son Esprit ; concevra-t-elle seulement alors qu'elle pût faire un meilleur usage de son tems ?

Si elle réuffit à plaire , il est bien à craindre qu'elle ne tombe dans les Ecueils afreux qui l'environent. Quand on a laiffé aller son Cœur jusques à un certain point , il est des momens , où la Vertu & la Raifon font de trop foibles secours contre le Naufrage.

Je suppose cependant qu'elle l'ait évité, sa réputation, ce bien sans prix, pourra également en souffrir, ou peut-être restera-t-il au fond de son Cœur des sentimens qui la tourmenteront sa Vie entière, & pourront empoisonner l'Union d'ailleurs la plus heureuse.

Mais si elle ne réussit pas à plaire, que de chagrins, d'inquiétude & d'envie ! Quand on a le Cœur rempli d'un desir violent, il est bien dur de voir que les efforts continuels que l'on fait pour se satisfaire, n'aboutissent à rien : Tant de patience, de travaux & de douleurs, sacrifiés à la parure, tant de minauderies & de coups d'œil, n'ont donc servi qu'à humilier ! Cependant on avance vers le terme fatal du Bel-Age ; le Temps, cet Ennemi cruel, imprime peu à peu les tristes, marques de son passage. Quel éfroi, en voyant ses espérances diminuées, & bien-tôt anéanties ! On frémit, en comptant combien peu il reste de beaux Jours. D'un autre côté notre Héroïne voit des Persones qui jouissent du bonheur qu'elle desire si vainement. L'Envie verse alors ses poisons dans son Cœur, & je crois que l'Amitié la plus ancienne & la mieux cimentée, ne préserveroit pas de sa haine, celle qui lui auroit enlevé la Pome.

On dira peut-être que j'outre l'éfet des

Ro-

Romans; mais mille expériences parlent en ma faveur. J'avoüe cependant qu'ils ne produisent pas toujourns de si grands travers, & même, quand on les lit avec un Esprit juste & un Cœur peu sensible, je crois qu'au contraire, ils peuvent être avantageux, parce que pour l'ordinaire, ils aprouvent les sentimens d'honneur, & en donent des exemples; Au reste je laisse à juger combien cela fait contre mon idée, *Que la lecture des Romans est nuisible aux Jeunes Demoiselles.*

On peut encore dire, pour la confirmer, que les *Romans* ne représentant pas les choses précisément au vrai, & ne dispensant pas les Evénemens, come ils le font dans le train ordinaire du Monde, peuvent acoutumer l'Esprit à une façon de penser fausse & dangereuse.

Enfin les *Romans* occupent un tems précieux qu'on auroit pû employer à des lectures propres à former l'Esprit & le Cœur.





A N A L I S E

*D'une petite Brochure , qui vient de paroître en Hollande , sous ce Titre : LES AVANTURES DE BELLA ET DE DON M**.* Nouvelle Espagnole , par le Marquis d'ARGENS.

DON M**. élevé, dès sa plus tendre enfance, avec la jeune *Bella*, que son Père lui avoit destinée pour Epouse, avoit pris pour cette belle *Espagnole* tout l'amour qui est ordinaire aux jeunes gens dans ces rencontres; & cette passion avoit fait les mêmes progrès dans le Cœur de l'aimable *Bella*. Le Comte de St... l'ayant vüe, en devint passionément amoureux; & come il étoit extrêmement riche, qu'il sortoit d'une des plus nobles Familles de l'*Espagne*, & occupoit un poste très honorable à la Cour, il se flata que son amour l'emporteroit aisément sur celui de Don M**. En conséquence il la demanda à ses Parents. Mais sa demande n'eut pas le succès qu'il en avoit espéré, le Marquis de *Bella*, qui avoit promis sa Fille à Don M**, ne pouvant d'abord se résoudre

dre à lui manquer de parole. Ce refus mortifia le Comte ; mais il ne le rebuta point. Il intéressa pour lui la Cour , & la fit demander par le Ministre , au nom du Roi. Le Marquis de *Bella* , Home ambitieux , regardant ce Mariage come un nouveau degré à sa fortune , après s'être un peu fait prier , pour s'en faire un plus grand mérite auprès du Roi , qui la lui demanda lui-même , souscrivit aux volontez du Monarque , se persuadant que sa Fille souscriroit aussi aisément aux siennes. Avant de les lui notifier , il crût devoir prévenir Don M** sur ce changement. Pour lui en adoucir l'amertume , il prit toutes les précautions possibles ; mais elles furent inutiles. Don M** pénétra bien-tôt que ce changement étoit une suite des intrigues de son Rival , dont il se promit bien de se venger , assurant le Marquis , que tant qu'il vivroit , il n'en seroit jamais possesseur. Le Marquis de *Bella* crut trouver plus de docilité dans sa Fille , à qui il fit la même déclaration. Elle fit sur elle la plus vive & la plus douloureuse impression. Cette aimable Fille employa tout ce que la nature , le respect & l'amour peuvent inspirer de plus tendre & de plus touchant en ces rencontres ; mais le Cœur ambitieux du Marquis n'en fut nullement attendri. Il persista dans sa

ré-

révolution ; & la Fille , pour ne point être exposée à la cruelle persécution dont il l'avoit menacée , se retira dans un Couvent dont l'Abesse étoit sa parente & son amie.

DON M** aiant appris sa retraite avoit trouvé le moien , malgré toutes les précautions du Marquis pour l'éloigner de sa Fille , d'écrire à *Bella* , & d'en recevoir des Lettres. Il eut même avec elle une entrevüe , dont la suite fut pour lui des plus fâcheuses. Le hazard aiant voulu que son Rival l'aperçût lors qu'il escaladoit les Murs du Couvent (ce qui est un crime irrémissible en *Espagne*) celui-ci courut en avertir la Supérieure , qui croiant que ce rendez-vous se donoit à quelqu'une de ses Religieuses , fit poster des gens qui se saisirent de Don M** . On instruisit son Procès ; & sa mort étoit presque certaine. On se figure aisément quel fut le désespoir de *Bella* lors qu'elle aprit cette affreuse nouvelle. L'excès de sa douleur fit craindre pour ses jours. Le Comte de St. . . . qui avoit employé tout son crédit , & fait jouer toutes sortes d'intrigues , pour perdre Don M** , allarmé du péril où se trouvoit *Bella* , fit connoître à celle-ci qu'il n'étoit pas impossible de sauver la vie à Don M** , pourvû qu'elle consentit à l'épouser. . . . Après les plus douloureux combats que l'Amour puisse livrer à

un Cœur, en ces occasions, *Bella*, pour conserver les jours de son Amant, consent à la fin, au cruel sacrifice qu'on exige d'elle. Le premier fruit de ce sacrifice fut la liberté de Don M**. faveur qu'il n'obtint néanmoins que quelques jours après le Mariage de sa chère Amante avec son Rival. Peu s'en falut qu'il n'en mourut lors qu'il en aprit la désespérante nouvelle. Il regarda avec horreur la grace qu'on lui avoit fait de lui sauver la vie. Il écrivit sur ce sujet à *Bella* une Lettre qui ranima toutes les douleurs de cette Amante infortunée, laquelle lui fit une réponse convenable à la situation dans laquelle elle se trouvoit pour lors.

Cependant Don M** aiant appris toutes les intrigues du Comte, & par quelles voies il étoit venu à bout d'épouser sa Maitresse, jura sa mort, & l'apella en Duel. *Bella*, avertie de ce Cartel, courut au rendez-vous, dans le dessein de les séparer; mais en arrivant elle les trouva tous deux étendus sur le Prez, & baignez dans le Sang qui couloit des blessures qu'ils s'étoient réciproquement faites. Quel spectacle pour une Epouse, & pour une Amante! Pour sauver, tout à la fois, l'un & l'autre, elle comença par envoyer un de ses Laquais prier les *Chartreux*, pres des Murs desquels le combat venoit de

Se doner, d'envoyer promptement de leurs Domestiques, pour enlever Don M** & de lui faire doner, dans leur Couvent, tous les secours dont il avoit besoin; après quoi, aiant fait mettre son Mari dans son Carosse, elle le ramena chez lui, où elle en prit tant de soin, qu'il fut guéri de ses Blessures, dont aucune n'avoit été motelle.

Le rétablissement du Comte fut le comencement du Martire de son Epouse. La plus afreuse Jalousie s'étant emparée de son Ame, il comença par lui faire un crime de l'attention qu'elle avoit eüe pour la conservation des jours de Don M** en lui faisant doner les secours dont il avoit besoin; ce qu'il attribua à une continuation d'amour pour lui. *Bella*, justement indignée de l'inhumanité des sentimens de son Epoux, lui déclara son amour pour Don M** qui lui étoit destiné pour Mari, ne lui cacha point l'horreur qu'elle avoit toujours eüe pour son Mariage, dont elle avoit prévu les funestes suites, lui représenta la fidélité avec laquelle elle s'étoit acquitée avec lui des devoirs de cet état, le serment qu'elle avoit fait de fuir Don M... aussi-tôt qu'elle l'avoit épousé; & lui demanda enfin, pour lui ôter tout sujet d'ombrage, de se retirer, avec lui, dans une de ses Terres. Cette déclaration, & cette demande,

de-

devoient bien rassurer le Comte; mais telles sont les funestes suites de la Jalousie, les raisons les plus solides, loin de faire sur elle aucune impression, ne font ordinairement que l'aigrir d'avantage. Mille idées, plus déraisonnables les unes que les autres, portèrent celle du Comte au plus grand excès de fureur où le Cœur humain puisse jamais se laisser aller.

Pendant qu'il songeoit à confiner son Epouse dans une solitude éloignée de la Cour, Don M. . . qui étoit guéri de ses blessures, se dispoisoit à quitter l'Espagne, & à passer en France, pour s'éloigner de Bella, persuadé qu'il souffriroit moins, plus il seroit éloigné d'elle. Il lui écrivit, pour lui faire part de cette résolution. Sa Lettre étant par hazard tombée entre les mains du Comte, il la lut avec des transports de fureur & de rage. Il forma, dès ce moment, le dessein de faire périr Don M. . . & de renfermer pour toujours sa Femme dans une étroite prison. Il dissimula néanmoins son dessein, pour le pouvoir exécuter plus sûrement. Aiant appris la route que Don M. . . devoit tenir, il aposta sur le chemin, des Assassins, qui, après l'avoir fait périr, devoient lui apporter son Cœur. La fortune garantit Don M. . . des pièges qu'on lui tendoit. Son Valet de Cham-

Chambre, s'étant blessé en tombant de Cheval, à deux lieues du Bois où les Assassins s'étoient placez pour l'attendre, il ne voulut point s'arrêter; & aiant fait mettre ce Domestique dans sa Chaise de poste, il ordona qu'on le menat doucement jusq' à la première Ville. Il monta ensuite à Cheval, ne prenant avec lui qu'un Laquais, & laissant l'autre qu'il avoit encore, pour avoir soin du Valet de Chambre.

Les Assassins, voyant passer deux Homes, qui couroient la Poste à franc Etrier, ne reconurent point Don M*. qu'ils favoient être dans une Chaise, & le laissèrent passer. Cette Chaise étant arrivée une heure après, ils sortirent de leur Embuscade & assassinèrent le malheureux Valet de Chambre, à qui ils arrachèrent ensuite le Cœur, qu'ils portèrent à celui qui les faisoit agir. Cependant Don M*. aiant appris l'Assassinat de son Valet de Chambre, crut que des Voleurs avoient comis ce crime, & après avoir fait sa dénonciation aux Juges du lieu, il continua son chemin.

Pendant qu'il suivoit la route de *Paris*, le Comte qui croioit l'avoir fait assassiner & avoir son Cœur, que les Assassins lui avoient remis, forma le dessein le plus barbare qu'on puisse imaginer, & se mit en devoir

devoir de l'exécuter. Pour cet éfet, il fait venir son Cuisinier, auquel il ordone de mettre ce Cœur en ragout & de le faire servir à Table vis à vis son Epouse. Le Cuisinier, faisi d'horreur à cette proposition, refuse d'abord d'obéir à son Maitre; mais celui ci l'ayant menacé du même fort, s'il persistoit à lui désobéir, le Cuisinier lui promit de faire ce qu'il lui comandoit. Pour tromper la barbarie de son Maitre, à cet exécrationnel Mets, il substitua secrètement d'autres viandes, que l'on présenta, suivant l'ordre qui en avoit été doné, à l'infortunée *Bella*. Cette Dame, trouvant ce petit Ragout excellent, le mangea tout entier. Mais, quels furent les transports de sa douleur, lors qu'après le Repas, le Comte lui fit conoitre toute la noirceur de son crime, en lui aprenant l'Assassinat de Don M... & qu'elle venoit de manger son Cœur! L'horreur que fit à *Bella* cet éfroiable éclaircissement, la mit dans un désespoir, qui lui fit regarder son Epoux come un Monstre épouvantable, digne de l'exécration de tout l'Univers. La douleur à laquelle elle s'abandonna excita la fureur du Comte, qui tirant son Epée, lui en donna un coup dont il lui perça le bras. Il aloit redoubler, lorsque sa Femme de Chambre entra dans l'Apartment. Elle se jetta sur

le Comte & pouffant des cris horribles, elle apella du secours. Les Domestiques acoururent, & voiant leur Maitressé tout en sang, & évanouie dans un Fauteuil, ils l'emportèrent dans un autre Appartement. Revenüe de son Evanouissement, *Bella* fit confidence à sa Femme de Chambre des crimes de son Epoux, en lui défendant de révéler à qui que ce fut des actions qui le conduiroient à l'Echafaut, & dont la punition rejailliroit sur-elle. La Femme de Chambre le lui promit, mais faisant ensuite réflexion que l'impunité des crimes autorise les Sélerats à en comettre de nouveaux, elle se crut obligée en conscience d'instruire le Marquis de *Bella* de ceux de son Gendre. Le Marquis, sans les détailler tous, s'en plaint au Roi, qui, touché des malheurs de *Bella*, la prit sous sa protection. Elle ne s'en servit que pour se retirer dans une Abaïe, résolüe de renoncer pour toujours au Monde. De son côté, le Comte son Epoux, aiant sù que l'on étoit instruit de l'Assassinat de Don M... & que ses procédés avec sa Femme, & sur tout le dernier, faisoient du bruit à la Cour, qui pourroit en prendre conoissance & procéder contre lui, prit le parti de quitter l'Espagne & de se retirer à *Lisbone*.

Cependant Don M... a prit à *Paris* la retraite

traite de sa Maitresse dans un Couvent, & la cause de sa séparation d'avec son Mari. De son côté, le Comte aiant appris que son Rival n'étoit pas mort, & n'aiant plus rien à craindre pour l'Assassinat qu'il avoit ordonné, quitta *Lisbone* & prit la route de l'Abaie où sa Femme s'étoit retirée. Son dessein étoit de la faire empoisonner ou de la poignarder. La Providence, ne permit pas que le Comte exécuta ce dernier crime: Elle lui fit trouver au contraire la punition de ceux qu'il avoit déjà comis. Don M... n'eut pas plutôt pris le lieu de la retraite de *Bella*, qu'il partit aussi tôt de *Paris* pour venir la défendre contre les persécutions de son Tiran. Il se rendit dans cette vüe auprès d'elle, & eût avec elle une entrevue des plus tendres, dans laquelle elle lui aprit tous les crimes de son Epoux. Don M... en eût tant d'horreur, qu'il résolut d'aller jusques à *Lisbone* pour se battre avec lui & purger la Terre de ce Monstre. La fureur où il étoit ne lui permit pas de cacher ses sentimens. *Bella* lui défendit, sous peine d'encourir sa haine & son indignation, de se battre avec son Mari, lui disant de laisser au Ciel le soin de la punition de ses crimes. La fureur de Don M... l'emporta sur tout ce que son Amante put lui dire, Tout ce qu'il obtint sur lui,

pour ne la point désespérer, fut de dissimuler son ressentiment.

A peine eût il quitté cette Amante infortunée, qu'il remonta à cheval, & partit avec ses Gens pour *Lisbone*, où il avoit appris que le Comte s'étoit retiré. Il avoit déjà fait 6. Postes, lors qu'à l'entrée d'un Bois, il entendit plusieurs coups de Pistolets, & des cris qui paroissoient être ceux de gens qu'on ataquoit. Il court au bruit & trouve trois personnes qui se défendoient vigoureusement contre six autres qui les avoient entouré. Don M. . . fécondé par ses deux Domestiques, crût devoir les secourir. Ils tombent sur les Voleurs dont ils tuèrent deux, ce qui fit prendre la fuite aux autres. Alors Don M. . . s'approche de celui des trois combatans qui avoit le plus d'aparence, & qui aiant été dangereusement blessé, se tenoit apuié contre un Arbre. Quel fut son étonnement, lors que l'aiant envisagé de près, il reconut en lui le Comte qu'il aloit chercher à *Lisbone*, pout lui arracher son infame vie! Le Comte qui de son côté reconut son Rival dans son Défenseur, n'en fut pas moins surpris; mais cette vüe au lieu d'exciter sa reconoissance, ne fit que ranimer sa jalousie. Tout mourant qu'il étoit, il résolut de mettre le comble à ses crimes par la plus horri-

horrible de toutes les perfidies. Il dissimula sa fureur & sa rage pour en rendre les effets plus funestes. Sous prétexte de se réconcilier avec Don M... il demande à l'embrasser, & au moment que celui ci le serre étroitement dans ses bras, le Comte lui donne un coup de poignard; mais épuisé par sa blessure, il tombe lui même à l'instant roide mort. Ses Gens détestant la perfidie de leur Maître aidèrent à ceux de Don M... à prendre soin de ce dernier. Ils le transportèrent dans la Ville prochaine qui étoit celle où étoit l'Abaye dans laquelle *Bella* s'étoit retirée. Don M... la fit d'abord instruire par l'un des Domestiques de son Mari, de ce qui venoit d'arriver. L'horreur qu'elle eût de l'action du Comte ne permit pas à *Bella* de regretter sa mort. Cependant la blessure de Don M... qui n'étoit pas dangereuse, aiant été guérie, le Marquis de *Bella*, dont l'ambition avoit causé tous les malheurs de ces deux Amans, voulut les réparer; c'est ce qu'il fit en les mariant ensemble, aussi tôt que le terme du deuil fut expiré.



Le Triomphe de la Constance.

CHANSON.

POUR éfacer de ma mémoire
 L'ingrate qui m'a su charmer ;
 Pour lui dérober sa Victoire ,
 Je cherche ailleurs à m'enflamer.
 Soins superflus ! A ma Bergère ,
 Malgré moi , je reviens toujours :
 Toute autre chose est étrangère
 Au bonheur de mes jours.

J'ai dit , cette jeune Merveille
 Tiendra-t-elle contre Bachus ?
 L'ouvrage du Dieu de la Treille
 Détruira celui de Venus.
 Soins superflus ! A ma Bergère , &c.

Qu'Apollon m'occupe & m'amuse ;
 L'Esprit pourra guérir le Cœur ;
 Défendons surtout à ma Muse
 De jamais chanter mon Vainqueur.
 Soins superflus ! A ma Bergère , &c.

Eh bien ; cherchons chez l'Amour même -
 Un prompt remède à mes tourmens.
 Doris est aimable , elle m'aime ;
 Livrons lui tous mes sentimens.
 Soins superflus ! A ma Bergère ; &c.

*La présence de cette Belle
Nourit, sans doute, mon ardeur :
Fuijns, que mon Ame loin d'elle
Reprenne une heureuse froideur.
Soins superflus ! A ma Bergère, &c.*

*J'entens la Trompette Guerrière,
Volons vers de nobles hazards ;
Les Amours, dans cette carrière,
Suivent-ils les pas des Cézars ?
Soins superflus ! A ma Bergère, &c.*

*Peut-être le fracas des Villes
Dissipera mieux nôtre ennui :
Les Amours constans & serviles,
N'y sont plus de mise aujourd'hui.
Soins superflus ! A ma Bergère, &c.*

*Dans les Forêts, avec Diane,
Oublions les chagrins mortels ;
L'Amour est un Maître profane
Dont elle a brisé les Autels.
Soins superflus ! A ma Bergère, &c.*

*Sur le récit du long martire,
Qu'elle avoit à se reprocher,
Eglé répondit à Titire,
Sans pourtant encor l'approcher :
On touche, à la fin, sa Bergère,
Quand on persevere toujours.
Nôtre rigueur est étrangère
Au bonheur de nos jours.*



EPITRE au Beau Sèxe.

BEAU-SEXE, vous ne m'aimez pas,
 Et vous avez raison peut-être ;
 Car pour aimer il faut conoitre ,
 Et vous ne me conoissez pas.
 Si cependant , quand on vous aime ,
 On est digne d'un meilleur sort ,
 Beau-Sèxe, en n'aimant pas de même ,
 Assurément vous avez tort.
 He bien , conoissez donc mon ame ,
 Et l'ardeur qui pour vous l'enflame.
 Belles , c'est à vous que j'écris ,
 A vous aussi que je le dis ,
 Vous , que tous les jours de ma vie
 J'aimai jusqu'à l'idolatrie.

Et pourquoi donc ne pas aimer
 Quiconque a l'art de nous charmer ?
 Fussiez-vous plus laides encore ,
 Je vous dis que je vous adore ;
 Dans l'une j'aime la beauté ;
 L'autre me plait par sa gaité ,
 Thémire par un doux caprice ;
 J'aime le maintien de Claricé ;
 Lucinde , avec son air coquet ,
 M'amuse d'un joli caquet :
 Ainsi que la maigreur d'Elise
 J'adore l'embonpoint d'Orphise.

La petite charnae mes yeux :
La grande me plaît encore mieux ;
J'aime aussi la Brune & la Blonde ;
Et partant j'aime tout le monde
Ah j'oublois ici , ma foi !
(Mesdames , pardonnez-le moi)
Vos séduisantes Douairieres.
Pour être en datte les premières ,
Eiles n'en valent guere moins ,
Et nous leur devons bien nos soins.
J'en dis autant de la Bigote ,
De l'Espritée , & la Falote.

Or donc , Beutez , Laidrons chéris ,
Quand on aime , on sçait à quel prix.
L'Amour est un Dieu Mercenaire
Qui ne vit que de son salaire.
Repondez Quel sera le mien ? . . .
Peut-être merite-je bien
Qu'en vous aimant toutes , Mesdames ,
Sensible à mes feux Poligames ,
Le Corps entier m'accordera
Quelque retour , & cætera
Le Corps entier ! . . . Ah , malepeste !
Que , sans faire ici le modeste ,
Le desir soit un peu restraint ;
Qui trop embrasse mal estraint.
Encore , si quelque Ambassadrice
Des dettes du Corps , en ce jour ,
Daignoit se rendre débitrice ,

Et les acquitoit à l'Amour ;
 Contente de son Ambassade
 (Soit dit entre nous sans bravade),
 Amour, je te la renverrois,
 Ou plutôt je la garderois.

Ainsi, dans votre aimable Empire,
 Si quelqu'une en vouloit douter,
 Que, sans se le faire redire,
 Elle se fasse députer.

Mais pourtant qu'elle soit jolie,
 Je me ravise en ce moment.

Belles, on me trouve aisément,
 Mon Enseigne est ; A LA FOLIE.



L'AMOUR. Vers à M^{lle}. S...

VOUS voulés charmante Thémire,
 Savoir ce que c'est que l'Amour ;
 Autrefois ce n'étoit qu'un aimable Délire,
 Que l'on expliquoit sans détour.

Mais aujourd'hui c'est autre chose ;

Une triste Métamorphose

A changé ce Dieu plein d'Apas,

En vains Discours de politesse,

En Expressions de tendresse,

En Sentimens que l'on n'a pas.

Cet Amour d'autrefois n'est plus que dans
 l'Histoire ;

Mais

*Mais si vous consentés, Thémire à mon bonheur,
Il revivra dans nôtre Cœur,
Et ne perdra rien de sa gloire.*

GENEVE

L. S.....



VERS à Melle. qui en demandoit à
l'Auteur.

LEDIEU de Cythère, & Thalie,
Se font faits la Guerre en tout tems ;
Jamais l'Esprit ne versifie,
Lors que le Cœur, Belle Silvie,
Se trouve plein de Sentimens.
Voulés vous donc que par des Rimes,
Des Tons cadencés & sublimes,
Je peigne vos Apas naisans ?
Eteignés cette vive Flame,
Dont l'ardeur consumant mon Ame,
Trouble mon Esprit & mes sens ;
A mes yeux paroissés moins belle,
Montrés vous avec moins d'atraits ;
Prenés úne forme nouvelle,
Qu'Amour ne lance plus ses Traits,
Et j'acomplirai vos Souhairs !
Ou plutôt, aimable Silvie,
Gardés ce charme triomphant,
Qui tenant mon Ame ravie

*T répandit le Sentiment ;
Je renonce à la Poësie ,
Et je demeure vôtres Amant.*

GENÈVE.



LOGOGRIPE.

*M*on bon caractère avertit ,
De ce qu'on prend de plus que la Raison n'accorde.
Renversé. Tel qui fait son Ménage & son Lit ,
Dans un Logis de bois , sous la toile & la corde,
Sil ne peut me gagner , perd bientôt l'appétit :
Il crie encor , Miséricorde !
Craignant de perdre tout par quelque coup subit.
Si vous tranchez ma pénultième ,
Je suis, dans l'Univers, d'un nécessaire extrême :
Pour le chaud , pour le froid , propre au Vin ,
come à l'Eau.
Quand on me fait au Lait , Lecteur , que je suis
beau !
Tu peux le savoir par toi même ;
Chez les pauvres Mortels le cas n'est pas nouveau.
Coupez mon bout. Un amas d'eau rapide ,
Pouroit , dans sa fureur , viser à l'homicide ,
Et renverser plus d'un Bateau !
Entre ma seconde & première ,

Pla-

Placez l'œuf proprement ; l'on me fait tous les jours.

L'un tout haut , l'autre bas ; mon vaporeux secours ,

Soulage en plus d'une manière.

A Table j'arrête un discours ;

L'on me voit rarement sans faire une prière.

Sur ce plan , arrangez mes deux extremitez ,

A conclure un marché , l'on me met en usage ,

A la Ville , còme au Village ,

Pour un troc , un achat & semblables traitez.

Prenez la ronde ,

Puis la seconde ,

J'ai l'art de rendre tout coulant ;

Je done de l'esprit , j'augmente le talent ;

Je plais à la Brune , à la Blonde ;

Je suis le but d'un Arracheur de dent ,

D'un Procureur , d'un Comissaire ardent ;

Enfin celui de tout le monde.

Mon Tableau paroît-il avoir de l'excédent ?

Il m'en ressemble mieux. Que personne n'en gronde.

A Quiconque m'expliquera ,

En Vers , dans tous mes sens , d'un aisé badinage ,

Mercuré en riant donera

Un Merle blanc dans une Cage.



T A B L E.

D iscours sur l'obligation des Jeunes Gens à s'apliquer de bonne heure à la Pieté.	549
Examen d'une Explication nouvelle de la Plainte de J. C. sur la Croix.	575
Lettre sur l'Eloquence de la Chaire.	588
Vers sur le Jugement dernier.	597
Poème sur l'Education.	600
Particularitez sur le Voïage de François Moginié.	604
Réflexions sur la lecture des Romans.	615
Avanture de Bella & de Don M...	620
Le Triomphe de la Constance, Chançon.	632
Epitre au Beau-Sexe.	634
Vers à Melle. S...	636
Autres à Melle..... qui en demandoit à l'Auteur.	637
Logogriphe.	638



Rien n'honore plus un
Gouvernement: que le protecteur qui
secours aux victimes sans aller lettres.

II

